

Le Délit

Le journal francophone de l'université McGill
vol. 90, num. 36, le mardi 20 mars 2007

phassion

> p. 3-9

Les dix ans
de CISM
> p. 16

La Bande à
Magoo
> p. 3

Festival
International du
Film sur l'Art



L'attaque Lansac

Vous n'êtes pas Irlandais

JEAN-LOUP LANSAC

C'est le 1^{er} mars et vous achetez votre passe mensuelle de la STCUM. Qu'y voyez-vous? Des trèfles. Intrigué, vous arpentez les rues de la métropole, et qu'y retrouvez-vous? Des bannières arborant ce même trèfle vert. Dubitatif, vous courez vous mirer dans un petit lac formé sur le trottoir par la fonte des neiges. Heureux de ne pas vous y voir transformé en farfadet, vous vous demandez toutefois ce qui se trame dans cette nation que vous croyez encore québécoise. On se prépare à fêter Saint Patrick, le patron des Irlandais, tout simplement.

La ville verdoie, les gens trinquent à la Guinness et entonnent «Oh Danny boy, the pipes, the pipes...». À la télévision, Jean Charest se remémore la bravoure de ses aïeux qui, du côté maternel, se sont expatriés de leur belle Irlande pour devenir de preux Canadiens. Vous versez une larme. En cette soirée de réjouissance, tous sont heureux, tous sont unis.

C'est alors que vous vous rappelez une autre fête nationale, qui avait lieu à la fin du mois de juin. Souvenirs de smog sur les Plaines d'Abraham formé par des petits feux de verres de bière en plastique, d'Isabelle Boulay qui, sur scène, fredonnait un insipide refrain, d'une foule anéantie par l'effet de l'alcool et des cigarettes qui font rire. Tous ces gens étaient réunis pour célébrer leur nation, leur culture. Or il semble que cette fête, qui se noie année après année dans la Bleue, est condamnée à sombrer tristement. Simulacre de fierté chez cette foule qui la semaine d'après ira, arborant un autre chiffon, noyer son manque d'identité dans la Molson Canadian.

Souvenirs aussi d'un bel après-midi, un 14 juillet, où aucune ferveur patriotique ne vibre en vous. D'un sentiment oublié pour cette douce France, à qui l'on doit, il y a tout juste un demi-siècle, notre présence sur cette terre d'Amérique et pour laquelle on allait mourir au front. Souvenir d'une perche tendue par un certain général qui en appelait à un nationalisme qui se tirait enfin de sa torpeur, de ce même général qu'on a renvoyé illico chez lui pour ne pas avoir su tenir sa langue et éviter tout propos propre à remuer notre ferveur autonomiste. Il avait peut-être oublié que chaque pays a ses symboles, et que si l'Irlande a ses farfadets, le Québec a ses moutons, toujours prêts à suivre le pâtre. À l'époque il se nommait Trudeau; aujourd'hui, le guide de ce troupeau s'est mué en une vague incarnation de l'indifférence, du laisser-aller. Même plus besoin de fausses promesses pour baisser les bras devant notre avenir, la gravité seule peut exercer cette action.

Vous vous souvenez d'un peuple qui oublie si vite qui il est qu'il en vient à oublier que si on est tous Irlandais une fois l'an, on se doit aussi d'être Québécois 364 jours durant. ☉



MARIANNE THÉORËT-POUPART
(IMPACT CAMPUS, UNIVERSITÉ LAVAL)

Projet de Loi sur les jeunes contrevenants

Loi contestée au Québec

Le projet de loi C-7 sur le système de justice pénale pour les adolescents, visant à remplacer l'actuelle Loi sur les jeunes contrevenants, a soulevé une vague unanime de protestations au Québec. Tous les intervenants québécois s'entendent en effet pour décrier la nouvelle loi qui annulerait les efforts faits dans la province pour réadapter et réhabiliter les jeunes contrevenants, plutôt que de les incarcérer.

(PUIQ/Québec) Le nouveau projet de loi C-7 a été présenté en première lecture le 5 février dernier par la ministre fédérale de la Justice, Anne McLellan. Il vise, selon la ministre, à établir un système de justice plus «efficace» pour les jeunes. Mais les intervenants ne sont toujours pas satisfaits car, disent-ils, les derniers changements ne modifient en rien l'essence même du projet de loi, qu'ils qualifient d'inacceptable.

Fossé énorme entre les discours

Le ministère de la Justice croit que la Loi sur le système de justice pénale pour les adolescents protégera davantage la société. Les grandes lignes de la loi proposée sont les suivantes: prévenir le crime, réadapter et réinsérer les adolescents dans la société et prévoir des conséquences réelles pour les infractions commises par les contrevenants. De plus, afin d'assurer une équité plus grande entre les peines prononcées dans des circonstances semblables, un principe de proportionnalité, c'est-à-dire que la gravité de la peine devrait correspondre à la gravité du crime, est compris dans la nouvelle loi.

Et c'est là que le bât blesse. Cette seule phrase va à l'encontre d'un très large pan des méthodes d'intervention québécoises. En effet, comme l'explique Lucie Delorme, adjointe à la direction de la protection de la jeunesse (DPJ) à Montréal, «au Québec, on traite les jeunes au «cas par cas». Ils ne répondent pas tous au même genre de programme et on doit ajuster l'intervention au profil du jeune. Cela est très évacué dans le nouveau projet de loi.»

Ce à quoi renchérit Pierre Hamel, avocat pour l'Association des centres jeunesse de Montréal. «Présumer, comme le fait le fédéral, que plus le crime est grave, plus le jeune doit être puni, est faux. Cette prémisse est calquée sur le système judiciaire pour adultes. Par exemple, un adolescent qui a

commis un petit délit peut avoir besoin d'une intervention assez importante, de par son environnement ou ses habitudes qui sont à risque.»

Un des principaux reproches des intervenants québécois est formulé par la Coalition pour la justice des mineurs, organisme québécois formé de représentants des milieux syndical, communautaire, universitaire et des forces de l'ordre. Selon la coalition, «les principes de la responsabilisation et de la réadaptation sont subordonnés dans ce projet de loi au principe pénal (...). Le juge doit d'abord établir une peine proportionnelle à la gravité de l'infraction du jeune (...) pour ensuite seulement lui offrir des chances de réadaptation et de réinsertion.»

Alex Swann, porte-parole du ministère de la Justice, explique que la ministre McLellan croit fermement qu'un délit plus grave doit entraîner des conséquences plus lourdes. Et, ajoute-t-il, les peines seront plus efficaces en tenant compte de la gravité du crime et cela répondra au besoin de sécurité accru que demande la population canadienne.

Présomption de sentence adulte

Actuellement, la Loi sur les jeunes contrevenants prévoit qu'un adolescent de 16 ans ou plus peut être jugé comme un adulte, si la preuve est faite que ladite loi ne peut plus répondre aux besoins du jeune. Exceptionnellement, des contrevenants de 14 ou 15 ans étaient également visés par cette mesure. La nouvelle Loi sur le système de justice pénale pour les adolescents abaisse l'âge minimal à 14 ans pour être traduit devant la Cour comme un adulte. Reconnu coupable d'un crime grave, c'est l'adolescent qui devra démontrer qu'il doit être jugé selon la loi pour les adolescents. Le far-

cela dépasse la question partisane. Au Québec, nous avons une vision de la société plus progressiste. Il faut aider les jeunes à emprunter la meilleure voie, et non pas les punir.

deau de la preuve est renversé.

Monsieur Swann souligne toutefois que le projet de loi C-7 laisse «plusieurs options aux procureurs» qui pourront décider, par décret, l'âge minimal d'application de la présomption de peine pour adulte entre 14 et 16 ans. Lucie Delorme ne croit pas à cette façon de couper la poire en deux. «Où est l'équité? La loi fédérale ne peut pas être appliquée différemment d'une province à l'autre. Après un certain temps, c'est la jurisprudence qui fera loi. Personne n'y croit [au pouvoir du décret].»

Mme Diane Barbeau, députée de Vanier au gouvernement du Québec, dénonce ce projet de loi, en affirmant toutefois que «cela dépasse la question partisane. Au Québec, nous avons une vision de la société plus progressiste. Il faut aider les jeunes à emprunter la meilleure voie, et non pas les punir.»

Un premier projet de loi (C-3) avait déjà été présenté devant la Chambre au mois de mars 1999, mais était mort au feuillet en octobre 2000, avec le déclenchement des élections. Déjà, à ce moment, un tollé de protestations, tant au Québec que dans l'Ouest du pays, s'était fait entendre et 162 amendements au projet de loi avaient été rédigés. ☉



Vous voulez en savoir plus sur les services du gouvernement pour vous?

- Chercher un nouvel emploi
- Démarrer votre entreprise
- Accéder à Internet
- Prendre un congé de maternité
- Planifier votre retraite
- Utiliser l'énergie plus efficacement à la maison

Renseignez-vous sur les centaines de services à votre disposition. Appelez-nous et parlez personnellement avec un agent. Visitez notre site Web. Rendez-vous au Centre d'accès Service Canada le plus près.

1 800 O-Canada
(1 800 622-6232)

Téléscripteur / ATME
1 800 465-7735

www.canada.gc.ca

Canada



PATRICK MALBOEUF

Le Club Intelligentsia

Bien qu'on l'utilise assez couramment, le terme «intellectuel» sert encore de nos jours à vaguement catégoriser une certaine classe d'individus. En fait, le mot lui-même suggère qu'un intellectuel est quelqu'un qui utilise son intellect, ou qui en possède un, mais il faut beaucoup plus que cela pour appartenir à l'intelligentsia.

Sans savoir le temps exact requis, un intellectuel consacre une bonne partie de ses efforts à utiliser son intellect pour interpréter la réalité. Pour mieux comprendre cette catégorie beaucoup plus sentie que définie, on dira qu'un mécanicien ou un joueur de hockey professionnel ne sont pas des intellectuels alors qu'un étudiant universitaire ou un philosophe le sont.

Une catégorisation selon le temps consacré aux activités de l'intellect ou selon la profession nous laisse cependant sur notre appétit. En effet, rien n'empêche un joueur de hockey professionnel d'écrire une thèse sur la lutte des classes et nous aurions beaucoup de difficulté à ne pas accorder le statut d'intellectuel à l'auteur d'une telle œuvre.

Cependant, en y réfléchissant un peu, le critère définitif de l'intellectualité est très évident. Promenez-vous sur le campus de McGill quelques minutes et vous y verrez, sans aucun problème, ceux qui sont intellectuels et ceux qui ne le sont pas. Il y a ceux qui semblent savoir qu'ils ont une destinée, un rôle, un statut particulier dans la communauté intellectuelle et ceux qui ne voient aucune différence entre étudier à l'université et étudier au cégep. Être intellectuel, c'est un état d'esprit, une attitude. Être intellectuel, c'est se prendre au sérieux.

Car ça n'a rien à voir avec le niveau d'intelligence ou de clairvoyance. Vous trouverez facilement plusieurs ex-cégepiens qui peuvent vous monter une théorie très impressionnante et tout autant de futurs membres (ou même actuels membres) de l'intelligentsia qui auront de la difficulté à comprendre cette même théorie.

Il n'y a pas de prérequis, ou de «door-man» dans le club des intellectuels, on y entre comme on en a envie, mais c'est d'en sortir qui est plus difficile. En effet, être intellectuel c'est prendre la fâcheuse habitude de se tenir au club pendant ses temps libres, d'y socialiser et même finir par y vivre la majeure partie, sinon toute sa vie. Le problème c'est que si vous voulez rester dans le club, vous n'avez pas le choix, vous devez rationaliser. Pas question de vivre une émotion, il faut maintenant les analyser, plus question de prendre la vie comme elle vient, il faut désormais se l'expliquer, se la prédire et les gens du club des intellectuels croient que c'est dans leur club et seulement dans leur club que les choses prennent leur vrai sens. Pas question d'aller au club compassion en face ou au bar de danseuses, il faut garder une certaine rigueur, un certain sérieux, le décorum

de l'intellectuel:

- Conserver un vocabulaire varié, un niveau de langue élevé, peu importe la situation.

- Être fidèle à ses convictions idéologiques peu importe la situation puisque la raison domine les variances émotionnelles auxquelles la vie peut nous confronter.

- Pousser sans cesse plus loin la spécificité des sujets intellectuels que nous abordons, peu importe l'importance réelle, physique ou empirique que cela peut avoir.

Ce qui est particulièrement inquiétant, c'est que les intellectuels dominent les deuxième et troisième cycles d'études universitaires, un peu comme une religion ou une secte qui tendrait à contrôler un certain milieu, plaçant ses membres et gagnant le monopole du pouvoir.

Ce qui est dommage, c'est qu'avec le temps, c'est toute la société, et en particulier l'institution universitaire, qui en est venue à valoriser l'adhérence à un certain club, croyant que c'était nécessairement relié à la réussite.

Le fait est qu'il est possible de parler normalement, avec quelques «genre», «tse» et «cool», sans se soucier du mot juste et de la bonne diction et de quand même pouvoir se faire comprendre d'une manière plus que décente. Même que les silences, la répétition ou l'hésitation propre aux personnes qui tentent de ne pas recourir à cette formule pour «purifier» la discussion tendent très souvent à perdre l'attention de l'auditoire.

Il est aussi possible de trouver ouvertement

drôle une joke de morve très simplette de Rock et Belles Oreilles et de quand même pouvoir réussir à un niveau académique équivalent à celui d'un intellectuel qui n'y voit là aucun intérêt.

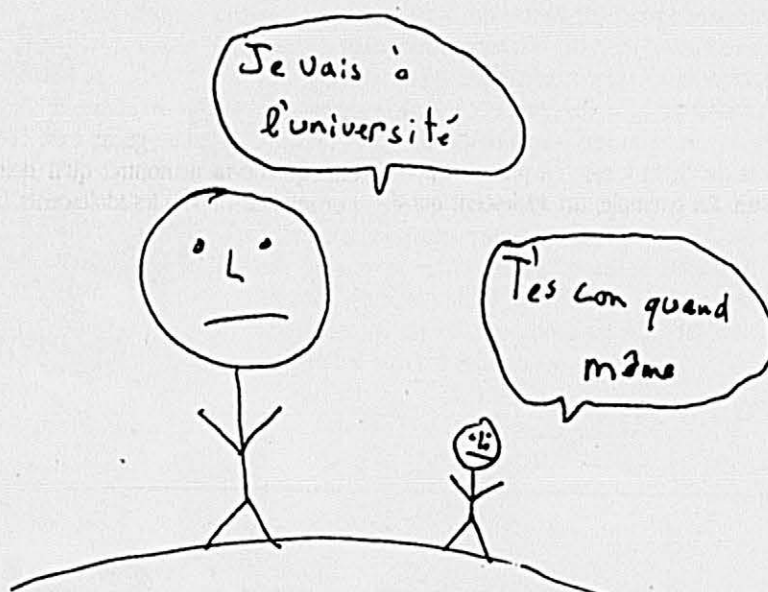
Plus que tout, il est possible de ne pas se promener en veston et de quand même avoir quelque chose de très intéressant à dire.

L'association entre la valeur du contenu d'une pensée et l'attitude de la personne qui l'énonce est conventionnelle et est due à des centaines d'années de conditionnement, mais n'est, en aucun cas, nécessaire.

Il est du devoir de notre société égalitaire de détruire cette institution qu'est l'intelligentsia, qui favorise ses propres membres plutôt que de réellement tester la performance. Il s'agit ici de discrimination.

Toute la noblesse, la tradition, les règles et les valeurs permettant à la culture intellectuelle de subsister n'ont pour effet que de plonger de potentiels innovateurs dans la complaisance, croyant qu'ils possèdent une valeur intellectuelle au-delà de leur intellect. Lorsqu'il s'agit de définir le niveau de perfectionnement de l'intellect d'une personne, rien d'autre ne compte que son intellect.

C'est en se saisissant de la chose et du milieu intellectuel pour en former une clique que les intellectuels ont violé les droits humains les plus fondamentaux. C'est lorsque l'aspiration à l'accomplissement intellectuel ne sera plus le propre d'une classe de notre société que nous pourrons réellement parler d'une société égalitaire. 



Venez à la réunion du Délit!

au 6^e étage du New Chancellor Day Hall
(à côté de l'édifice Steward Bio)
Mardi à 17h30

Les élections sont repoussées d'une semaine pour le plus grand plaisir de ta mère

LE DÉLIT

Le journal francophone de McGill
3480 McTavish, bur. B-03
Montréal, Québec, H3A 1X9
Téléphone: (514) 398-6784
Télécopieur: (514) 398-8318

PUBLICITÉ

Téléphone: (514) 398-6790
Télécopieur: (514) 398-8318

rédacteur en chef
FRANÇOIS PRADELLA

chef de pupitre-nouvelles
ANNIE SABOURIN

chefs de pupitre-culture
ÉVANGÉLINE FAUCHER
ANNE-MARIE ROLLIN

assistante à la rédaction
THUY-TIEN TRAN

coordinateur de la mise en pages
FON DE VUONO-POWELL

coordinateur de la photographie
BARTEK KOMOROWSKI

coordinateur de la correction
VANESSA ALLNUTT

coordinateur du site internet
DOMINIC CÔTÉ

collaboration

JONATHAN ARÈS
FRANÇOIS BONNEAU
NICOLAS BOURBON
JEAN-PHILIPPE CHARTRE
CORINA CRAINIC
DANIEL DESCHÊNES
ZACK DUBINSKI
HUGO DUCHESNE
PIERRE FÉCHETTE
STÉPHANE GIRARD
GUILLAUME GINGEMBRE
JEAN-LOUP LANSAC
JEAN-FRANÇOIS LAROCHE
CÉDRIC LAVAL
PATRICK MALBOEUF
LOUIS-PHILIPPE MESSIR
MÉLISSA MARTIN
SOPHIE PILLARELLA
SIMON NICOLOFF
CÉDRIC SAM
ELKAHINA TALBI

gérance

MARIAN SCHRIER

assistance à la gérance
PIERRE BULLION

publicité

BORIS SHEDOV

photocomposition et publicité
CAMERON CAMPBELL

Le McGill Daily

BEN ERRETT

L'usage du masculin dans les pages

du *Délit* français vise simplement à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Le *Délit* français est publié par la Société de publications du *Daily*. Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits avaient été auparavant réservés, incluant les articles de la CUP). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du *Délit* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par PAYETTE ET SIMES INC.

Le *Délit* est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse universitaire indépendante du Québec (PUIQ).

Imprimé sur du papier recyclé à 30 p. cent.

ISSN 1192-4608

contactez-nous avec vos idées,
photos, articles à

delitfrancais@hotmail.com

visitez notre site web
pour lire le *Délit* partout
dans le monde au:

www.delitfrancais.com

Allez hop!

Francois

se soulage sur:



Eliminons

L'Association étudiante

FRANÇOIS PRADELLA

Nous pouvons nous réjouir de l'arrivée d'une toute nouvelle équipe qui dirigera notre désormais populaire association étudiante. Populaire en effet car elle est sensée représenter la population étudiante de McGill (ce qu'elle ne fait manifestement pas). Et ce que nous, étudiants, devons ressentir lorsque nous rencontrons un de nos élus, un de ceux faisant partie du très sélect conseil exécutif: de la fierté. Voyez-les travailler à la sueur de leur front, retarder leurs propres études dans le seul but de servir la cause étudiante. Ils méritent beaucoup plus que nos applaudissements, ils méritent rien de moins que notre entière et pleine gratitude.

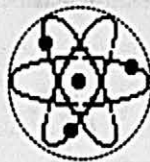
En tant qu'étudiant de McGill, j'ai eu l'occasion de réfléchir sur le bien-fondé de cette association. Et savez-vous à quelle conclusion j'en suis arrivé? Je vais vous le dire: l'association étudiante ne sert à rien. Tout un contraste avec mon introduction! Tant pis.

Le temps est venu de dire en termes, on ne peut plus crus, ce que nos exécutifs font réellement. Et tout peut se résumer à un mot: bureaucratie. Ils sont des «pousseurs de crayons», des technocrates. Pensez à tout ce qui va mal dans la société: la pauvreté, les soins de santé inadéquats, la pollution, et bien d'autres. Pensez au fait que ce sont des boss de compagnie, des technocrates, des «crosseurs», qui ont pris les mauvaises décisions dans le but de faire de l'argent ou de sauver leur réputation. Pensez à tout ce que vous avez à reprocher au gouvernement, dans sa façon de diriger le pays. Pensez-y bien. Maintenant, regardez nos élus du comité étudiant. Ils font exactement la même chose, à plus petite échelle bien sûr. Ils sont aussi technocratiques, aussi réglementaires, aussi bornés que le gouvernement lui-même. Prenez l'exemple de Coca-Cola. L'année passée, le conseil étudiant allait signer un contrat d'exclusivité avec une énorme compagnie sans même avoir l'opinion des étudiants. Vous voyez, ils sont comme les membres du gouvernement, qui agissent comme ils l'entendent. Une fois élus, ils n'en ont rien à foutre de l'opinion des étudiants. Ils ont une vision toute faite de ce qu'il faut faire. Prenez notre manque de financement. Pour eux, la seule façon d'avoir plus d'argent, c'est en léchant le cul des multinationales. Jamais n'ont-ils pensé organiser des rallyes étudiants, des manifestations à Québec et à Ottawa? Une université se doit d'être une institution publique et doit aussi être subventionnée entièrement par l'État. Vous voyez, le militantisme, ce n'est plus à la mode. Mais, lécher le cul des grosses compagnies l'est.

Alors je propose d'éliminer l'association étudiante. Ils sont sensés servir la cause étudiante mais tiennent un référendum pour augmenter une fois de plus nos frais de scolarité. Au lieu de se battre pour empêcher McGill de nous faire le coup, ils le font eux-mêmes. L'association étudiante n'est qu'une pâle copie de nos administrateurs aux gouvernements provincial et fédéral. Qu'on les remplace par des vrais technocrates, des gens engagés dans le seul but de gérer une compagnie. Après tout, notre association étudiante est une compagnie qui gère un budget de quelques millions. Qu'on laisse la place à des professionnels au lieu d'engager des amateurs!

Les associations étudiantes, comme les syndicats, sont apparues dans le but de défendre les intérêts d'un groupe face à un autre, en l'occurrence ici, des étudiants face aux administrateurs. Ces associations se battaient pour faire respecter les droits de leur membre. Comparez les associations d'autrefois avec l'association étudiante actuelle et vous serez choqué de l'état de la situation.

Alors qu'on élimine l'association étudiante en attendant qu'un vrai mouvement étudiant surgisse. 



Quoi de neuf dans le monde scientifique?

JEAN-FRANÇOIS LAROCHE

Communication chez les éléphants:

Des chercheurs américains ont récemment découvert que les éléphants d'Asie communiquent entre eux. De plus, ils y parviennent de deux façons. Ils peuvent émettre des barissements se propageant sur seize kilomètres ou mieux encore, taper sur le sol avec leurs pattes. Le tremblement semble être pressenti par les éléphants jusqu'à une distance de 30 kilomètres.

Le sida et les femmes:

Les femmes séropositives ont dans leur sang cinq fois moins de copies du virus VIH que les hommes. Les médecins s'interrogent cependant sur cette conclusion et se demandent si les femmes posséderaient une caractéristique qui permettrait au virus de se propager



moins rapidement. Ces femmes doivent patienter, car le traitement existant contre le VIH n'est efficace que lorsque le nombre de copies du virus est élevé.

Cancer du sein:

Une équipe du Laboratoire de recherche DAX a récemment découvert pourquoi les métastases, causées par le cancer du sein, attaquent presque toujours les mêmes organes. Une molécule particulière, la chémo-kine, agit de concert avec la cellule cancéreuse. Cette molécule, dont la fonction première est de se diriger vers des organes tels que le foie, les

poumons ou les reins, amène dans son sillage la cellule cancéreuse, liée par une compatibilité chimique très involontaire!

Volcans spatiaux:

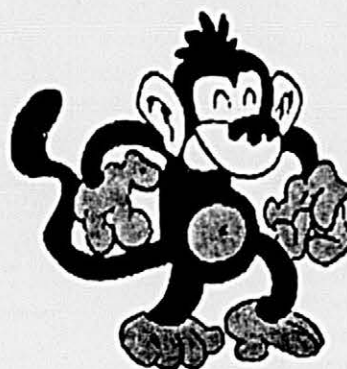
Io, l'un des seize satellites de Jupiter, est recouvert de plusieurs monts dont l'origine semblait inexplicable. On suppose à présent que des volcans d'activité moins importante que les volcans terrestres seraient à l'origine des dépressions.

Botanique 101:

Les feuilles des plantes n'auraient pu apparaître qu'après le refroidissement de l'atmosphère terrestre. À l'origine, les plantes devaient avoir des feuilles de type «épine». Les feuilles des plantes contiennent des pores, appelées stomates, qui aspirent le CO₂ et rejettent l'oxygène dans l'atmosphère. Si de telles plantes avaient des feuilles de la superficie d'aujourd'hui, l'effet de serre, le gaz carbonique et le soleil absorbés par ces dernières auraient probablement causé leur dernier coup de chaleur.

Les singes sont durs d'oreilles:

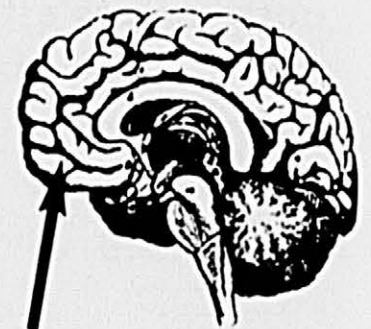
De récentes études démontrent que les singes ne peuvent entendre une gamme de sons aussi variés que les humains. Bien que très similaires, notre conduit auditif est plus long. Le canal auditif des primates est trop



court, ce qui a pour effet d'accumuler plusieurs vibrations différentes sur le tympan. Leur cerveau a donc de la difficulté à distinguer les sons du bruit de fond.

Attention au Kool-Aid:

Les boissons sucrées sont probablement cause de l'augmentation des cas d'obésité aux États-Unis. En effet, la dite boisson sucrée est absorbée en plus grande quantité par les jeunes, car elle ne rassasie pas. On peut même absorber jusqu'à 1000 calories par jour uniquement en buvant du jus. Cependant d'autres facteurs viennent tempérer cette conclusion, tels que la sédentarité des enfants ainsi qu'une mauvaise alimentation. Gare à votre ligne!



Où sont nos préférences musicales?

Des chercheurs italiens tentent de cerner la région du cerveau d'où sont issues nos préférences musicales. Au cours de recherches sur la démence, ils ont constaté que certains patients ne perdent pas de capacités intellectuelles, mais qu'ils en gagnent. Ils ont reporté le cas d'une femme de 70 ans, qui a développé une passion indéfectible pour la musique pop. La région frontotemporale du cerveau pourrait être à l'origine de cet intérêt nouveau.

Rendez-vous au Salon

Nous facilitons l'accès à l'information sur les services du gouvernement du Canada.

- Venez voir notre kiosque au Salon emploi-formation.
- Venez en apprendre davantage sur le marché du travail et les services à votre disposition.



Pour plus d'information sur les services gouvernementaux:
1 800 O-Canada (1 800 622-6232), Téléscripneur / ATME: 1 800 465-7735,
www.canada.gc.ca ou visitez le Centre d'accès Service Canada le plus près.

Salon emploi-formation
Palais des Congrès de Montréal
201, avenue Viger Ouest
Montréal, Québec

24 et 25 mars
de 10 h à 20 h

Société



Quand les hippies s'organisent, la gauche est en affaire

LOUIS-PHILIPPE MESSIER

Le People's Potato de l'Université Concordia sert des dîners gratuits. C'est sa mission. Que vous soyez étudiants ou clochards, guenillés ou cravats, on vous y sert de généreuses portions de bouffe végétarienne, nutritive à souhait. En échange, vous donnez ce que vous voulez. Sur 400 dîneurs, l'organisme récolte environ 60\$ de dons, soit 15 petits sous par tête, par jour.

«C'est peu 15 sous, mais ça nous suffit», commente Zev Tiefenbach, 23 ans, le principal fondateur du People's Potato. Zev s'exprime dans un excellent français, lui qui a complété son Baccalauréat

bâtiment Hall de Concordia. Avis aux intéressés: le service s'étend de midi à deux heures. Il comprend une soupe, une salade, un repas principal plus un dessert. Le tout, bien sûr, est biologique et exempt de viande, d'œufs ou de produits laitiers. Et s'il y a des restes, apportez vos plats, car vous pourrez en ramener chez-vous.

Mais comment peut-on payer un salaire décent à dix employés et acheter de la nourriture suffisante pour 400 estomacs avec des dons moyens de quinze sous par dîneurs? «Nous avons fait la chasse aux subventions, puis nous tirons des revenus de nos biscuits et petits gâteaux qui sont vendus sur le campus, explique Zev. Sans compter que le People's Potato offre des services de traiteurs.»

Outre les locaux et les 15,000\$ fournis par la CSU, le People's Potato reçoit annuellement: 45,000\$ du Concordia Council on Student Life; 5000\$ de l'Alumni Association et 5000\$ des étudiants en commerce et génie. Cela fait

70,000\$ par année, en subventions seulement.

À ce montant s'ajoutent les profits de 5000\$ réalisés sur la vente de pâtisseries et les 10,000\$ issus des services de traiteurs. Enfin, afin d'économiser, l'organisme cultive une partie de ses légumes dans un jardin du nord de l'île. Et le budget de plus de 85,000\$ est à livre ouvert. Les dépenses y sont répertoriées en détails, puis motivées.

«Le secret de notre succès, raconte Zev, est de s'adresser aux instances décisionnelles en parlant leur langage. Il y a un abîme de différence entre moi qui suis marxiste et l'étudiant en commerce ou l'administrateur typiques. Il faut convaincre l'autre en se mettant dans ses souliers, en utilisant des arguments qui le toucheront, lui, dans ses propres valeurs. C'est ainsi que le People's Potato, qui est une soupe populaire, a pu s'attirer la sympathie et les subventions de groupes réputés conservateurs.»

Soit-dit-en passant, le People's Potato n'est pas sous la gouverne de Zev Tiefenbach. «C'est un collectif non hiérarchique qui prend ses décisions à l'unanimité, spécifie-t-il. Il y a ma cousine Janice, entre autres, et Jennifer Raso, Dan Warren et Marguerite Bromely. Sans eux, il n'y aurait pas de People's Potato.»

International au Collège Lester B. Pearson de Vancouver.

Le People's Potato, sous sa forme actuelle, a vraiment commencé d'exister en janvier 2000. L'Association étudiante de Concordia, la CSU, lui fournit 15 000\$ en frais de démarrage, puis un local au sous-sol qui lui sert depuis de cafétéria. Quant à la popote elle-même, elle s'effectue au septième étage du Hall Building dans une véritable cuisine industrielle, avec fours gigantesques et chambre froide, gracieuseté du Vice-recteur, Michael Digrapa.

«Nous avons délogé la Sodexho-Marriott d'une partie de la cuisine», indique Zev Tiefenbach. L'espace réservé au People's Potato est délimité par une grille de fer; le reste est loué par la Marriott, la plus importante corporation de services culinaires en cafétéria d'Amérique. «Selon moi, c'est tout l'étage des cuisines qui doit revenir aux étudiants, ajoute Zev Tiefenbach qui a la fibre militante. Si nous avons pu les évincer d'une partie de l'étage, ça veut dire qu'à la longue nous pourrions les mettre à la porte.» Dehors, Sodexho!

Le People's Potato fonctionne comme une véritable entreprise. Ses dix employés étudiants touchent un salaire de 9\$ de l'heure pour l'achat des aliments, la préparation des mets, le service, etc... Quelques 400 dîneurs font bourdonner sa cafétéria, du lundi au vendredi.

«Nos bénéficiaires sont à 95% des étudiants. Beaucoup sont des étudiants d'échange, qui ne sont pas tous aussi fortunés qu'on le dit. Et puis il y a des clochards, quelques habitués. Tout le monde est bienvenu», conclut Zev Tiefenbach.

Les étudiants de McGill aussi peuvent s'y repaître, s'ils veulent se donner la peine de marcher dix minutes pour atteindre le



Miam, miam! Un petit don entraîne un repas complet au People's Potato.



La schtroumpf du schtroumpf à lunettes

Y mordre à pleine dents.

CÉDRIC SAM

La partie la plus intéressante du journal est probablement celle qui relate la vie de nos politiciens. Ainsi, pouvait-on lire dans le Globe and Mail de samedi, que le député Rob Anders a raté une discussion sur les sources hydrothermiques pour aller se goinfrer au buffet en se servant un immense plat d'œufs en plus d'un autre plat surmonté d'une montagne de bacon. Enfin, cela paie bien les heures à rester éveillé en Chambre pendant les allocutions le Premier ministre et de son club.

Il est étonnant que l'épizootie de fièvre aphteuse n'ait absolument aucun effet sur l'appétit de M. Anders. Pendant qu'en Europe, les fermes d'élevage prennent des allures d'enfer du bétail et que les vaches perdent la boule, ici au Canada, on continue à faire la file le mercredi devant le McDo pour profiter des hamburgers à 59¢. Le député du NPD, Svend Robinson, y était la semaine dernière pour dénoncer le corporatisme de la compagnie aux arches dorées. Il a crié haut et fort son dépit en contestant le prix d'un «repas McValeur», puis s'est empressé d'aller manger son repas.

Comme le démontrent nos représentants élus, il ne semble jamais très difficile de manger un repas bien gras. En général, lorsqu'on peut se le permettre, on choisit la viande au profit des légumes. On pouvait d'ailleurs lire sous la petite rubrique amusante, en première page du journal Métro, que les États-Unis sont, sans grande surprise, les plus grands consommateurs de viande au monde.

Il est également plausible que l'homme préhistorique ait évolué et en soit venu à préférer un bon steak de cerf à la salade d'herbes sauvages, et que le tout se retrouve dans nos gènes. Sans quoi, pourquoi est-ce que McDonald's nous sert des hamburgers, quoique minuscules et écrasés, dont la grande partie de la masse visible est la viande? Sans doute que si nous avions évolué pour manger de l'herbe, les hamburgers seraient aujourd'hui garnis de luzerne hachée.

Alors qu'il est inusité de publier des astuces pour un régime faible en fruits et légumes, en revanche, les magazines de «bien-être» ne cessent de nous présenter ces recettes de simili-viande au tofu qu'on ne prépare jamais de toute façon.

Avec tout ce qui arrive à nos animaux de ferme: encéphalite spongiforme, et maintenant, fièvre aphteuse, il est à se demander ce qu'il pourrait arriver si une autre crise venait à faire diminuer considérablement l'offre de viande sur le marché. Révolte populaire? Que dira-t-on à l'enfant qui réclame sa part de bœuf haché? Comment le Nord-Américain moyen pourra-t-il vivre sans mordre dans le ventre d'un animal de ferme saignant et bien juteux?

La réaction des autorités gouvernementales est peut-être extrême (on tue des animaux sains, dont la contamination n'est qu'hypothétique!), mais que faire d'autre quand c'est notre viande quotidienne qui est en jeu? 

Le Délit aimerait remercier McGill Computer Store pour nous avoir fourni une superbe imprimante, alors que nous étions dans le besoin. Un gros merci!



SIMON NICOLOFF

Totalitarisme doux

C'est un cri du cœur que Tony Clarke et Maude Barlow sont venus prononcer à McGill, il y a deux semaines, afin de donner espoir aux citoyens dans leur lutte contre la domination mondiale des règles corporatistes.

L'assistance très hétéroclite de l'auditorium Leacock 132 n'aura jamais été aussi attentive en ce vendredi 9 mars. Tony Clarke, directeur de l'Institut Polaris, et Maude Barlow, présidente du Conseil des Canadiens, se sont arrêtés à Montréal en conclusion d'une semaine d'activisme à travers le Canada. Le but: faire le point sur la situation mondiale du mouvement anti-mondialisation, communément appelé «Société civile».

Les propos? Durs et humanistes à la fois. D'emblée de jeu, Maude Barlow trace l'histoire des institutions internationales telles que la FMI, la Banque mondiale et l'OMC, tous de «connivence avec les gouvernements nationaux dans l'imposition d'un système capitaliste totalitaire qui a volé la démocratie participative». La conférencière montre aussi que la privatisation tout azimut des secteurs d'activités économiques est vouée à la marquisation du commun (le génome). Malgré ces horreurs, la contestation est grande et de plus en plus cohésive. En France, 60 000 nouvelles organisations sociales voient le jour à chaque année, 50 000 aux États-Unis. Ces faits contredisent la pensée journalistique dominante qui accuse la «Société civile» d'être désorganisée et sans cause commune. «Nous nous battons contre l'extinction de la planète qui s'essouffle, contre le dictat de la grande entreprise et la corruption gouvernementale – ce qui concerne tous les habitants de la Terre», souligne l'oratrice.

«Nous ne voulons pas créer de nouvelles institutions», dit Mme Barlow en ajoutant que ce mouvement est d'abord culturel. La «Société civile» peut remporter le combat parce qu'elle se dégage de la rationalité. En effet, il n'est pas possible d'argumenter contre les apôtres du néo-libéralisme puisqu'ils prétendent que les miracles du capitalisme sont à venir et qu'il faut laisser une chance au système en place. Les miracles du capitalisme, osons-nous le rappeler, c'est que 20

p.cen des personnes les plus riches du monde qui contrôlent 83 p.cen des revenus mondiaux alors que 60 p.cen de la population mondiale n'en reçoit que 5,6 p.cen.

D'après Tony Clarke, co-auteur de *Global*



Barlow: contre le «système capitaliste totalitaire»

Showdown: How the New Activists Are Fighting Global Corporate Rule, la décentralisation du mouvement est au centre même de sa réussite et commence à gagner des batailles. «On a qu'à penser à un gouvernement provincial indien, qui, face aux pressions sociales, a expulsé plusieurs multinationales dont Coca-Cola et PFK», explique-t-il. Le récent rassemblement de la communauté internationale à Port Allegre au Brésil a jeté les bases d'une économie à visage humain. «L'idée de laisser les citoyens décider l'allocation des budgets d'impôt dans les communautés est révolutionnaire», cite Tony Clarke comme exemple. Il a sans doute raison, mais lorsque les compagnies ne paient que 6 p.cen du revenu imposable net au Canada, ce projet reste difficilement applicable. Le combat pour la liberté est dialectique par essence; il comporte les volets résistance et trans-

formation, et l'une n'est pas possible sans l'autre», avertit l'auteur.

Québec 2001: fin de la démocratie

Du 20 au 22 avril, 34 chefs de délégation et observateurs membres de l'OAE se rendront à Québec pour la signature de la Zone de libre échange des Amériques (ZLÉA). Bien que peu d'informations circulent, à cet égard, il est à prévoir que l'accord ressemblera en tout point à l'accord de Lomé, signé en 1974 entre l'Union européenne et les pays membres de l'Unité africaine et du Pacifique. Le but de l'opération était le suivant: l'Afrique exporte uniquement ses produits naturels que l'Europe transforme et lui revend à un prix plus élevé, contribuant à la chute de la balance des exportations, donc à l'accroissement du déficit.

Le gouvernement canadien utilisera, pour la première fois depuis la Loi sur les mesures de guerres d'octobre 1970, l'ensemble de son corps policier contre la poussée démocratique lancée par sa propre population, qui devra absorber les coûts de l'opération, évalués à 250 millions dont, au bas mot 25 millions iront à la sécurité seulement. La ville de Québec, qui sera clôturée par un immense périmètre de sécurité de 4 km de long par 3 mètres de haut, a adopté une loi municipale interdisant le port de foulard pendant le Sommet. Contrairement à l'idée générale qui veut que les manifestants puissent se protéger des effets du poivre de cayenne, c'est dans le but de photographier et filmer chaque individu, que cette politique a été implantée. C'est sans oublier l'angoisse que peut provoquer une telle politique, un casier judiciaire pouvant limiter l'accès aux professions libérales.

Les douaniers canadiens font également preuve de zèle depuis quelques mois, comme le témoigne cette histoire de 10 résidents de l'État de New York, arrêtés pour possession de matériel anti-mondialisation, tels que des livres ou des dépliants. N'oublions pas les tentatives d'infiltra-

tion de nombreux organismes non-gouvernementaux qui ont vu leurs pages Internet répertoriées par la GRC. Ces actes sont bien sûr en violation directe avec la Charte des droits et libertés, devenue obsolète avec les années. Les policiers, qui seront 5000 à parcourir le Vieux-Québec, auront accès à une vaste panoplie d'armes et d'accessoires pour dissuader les manifestants non pacifiques: chiens, chevaux, bâtons, fusils à balle de caoutchouc, fusils électriques, ainsi qu'une protection corporelle aux allures de Robocop.

Et l'opposition? Aucun parti n'est contre la ZLÉA et les Libéraux ont refusé de publier les grandes lignes de l'accord. La fin de la démocratie, ou l'émergence du totalitarisme doux, pratiquée par la surveillance systématique d'une population donnée, se vérifie par le paradoxe suivant: le gouvernement réprime le droit démocratique de protester contre un système d'exploitation institutionnalisé en qualifiant les activités du contre-sommet d'anti-démocratiques. Le Canada est théoriquement une démocratie libérale qui déclare la guerre à son ennemi public #1: le manifestant se battant pour la démocratie participative.

Toutefois, tant que la classe moyenne sera endoctrinée par les médias prêchant pour la consommation à outrance, le système en place ne pourra changer. Il est aujourd'hui fondamental, pour tout individu conscient de l'abus de ce système de manipulation idéologique, de diffuser ces informations de résistance, afin de délégitimer les actions gouvernementales. Il est primordial que les manifestants de Québec soient perçus comme des gens ayant à cœur la survie de la planète et non comme des détracteurs du plus beau pays au monde. La «Société civile» est en voie de remporter la victoire du cœur sur le cerveau, et elle a besoin de vous pour la dernière bataille. ☉

Conseil des Canadiens, tel: 1 800 387-7177, www.canadians.org

Sur le campus



ANNIE SABOURIN

Manque de candidats à AUS

La période des élections n'est pas terminée, du moins au niveau des facultés. Jeudi dernier, l'Association de premier cycle des Arts (AUS) tenait son débat électoral. Particularité: une absence presque totale de débat.

La Faculté des Arts est la plus imposante faculté de McGill avec approximativement 5000 étudiants. Il ne devrait pas être difficile de trouver des candidats pour les six postes exécutifs et les deux postes de représentants à l'AEUM. Mais on peut toujours être surpris. Il y a eu 5 acclamations sur 8, donc seulement deux véritables compétitions pour les postes de vice-président Externe et de représentants à l'AEUM. Toutefois, le débat permettait d'en apprendre un peu plus sur les candidats.

Des acclamations, en voilà!

La position de président sera occupée par Jennifer Sloan, actuelle vice-présidente externe. Ses projets se résument le création d'une position de coordinateur de la publicité dans le but de permettre une meilleure communication avec les étudiants de la faculté. «Ils doivent savoir qui nous sommes et ce que nous faisons», affirme-t-

elle. Le fait même qu'il n'y ait pas plus de candidats aux élections de l'AUS montre que les étudiants ne s'impliquent pas beaucoup, il faut donc les attirer. Espérons que Jennifer Sloan y arrivera.

Les autres positions acclamées sont celles de vice-président Administration, Finances, Académique et Interne. Mathew Hall sera à l'administration et promet de rendre tous les documents accessibles en français comme en anglais et ce, en engageant un traducteur. Le poste de vice-président Académique sera comblé par Nathan Naidoo. Ce dernier, quant à lui, promet de faire pression pour augmenter les heures d'ouverture des bibliothèques et pour augmenter la responsabilité des professeurs envers les étudiants. Ian Matthews, le nouveau vice-président Interne, était déçu du manque de compétition, mais promet d'organiser des événements intéressants et d'améliorer ceux qui existent déjà, dont des voyages de la Faculté des Arts. Concernant le «Lower field», où se tient habituellement le Frosh

de AUS, il espère pouvoir arriver à une entente avec McGill. La dernière position est probablement la plus controversée, celle de vice-président Finance. Seth Offenbach occupera ce poste pour l'année 2001-2002. Il s'agit d'un poste controversé parce qu'il y est question d'argent et que AUS manque de transparence. C'est pourquoi Seth promet de faire son possible pour rendre le tout plus transparent. Il faut avouer que ce n'est pas une tâche des plus faciles, car toutes les organisations du campus ont ce même problème.

La partie argumentative du débat

Il y a finalement eu un débat bien que limité. Deux candidats se disputent le rôle de vice-président Externe. Nick Buchelli et Rachel Telch semblent d'accord sur plusieurs points. D'ailleurs, à quelques reprises, ils ont tous deux restreint leur réponse à «je suis d'accord avec...». Nick Buchelli semble avoir de bonnes idées, notamment de rendre l'AUS plus impliquée dans les communautés mcgilloise et montréalaise. Il veut aussi essayer de se défaire de l'apathie des étudiants par rapport aux gouvernements étudiants. Quant à Rachel Telch, son discours peut se résumer à «Je

veux me battre pour ce que les étudiants veulent».

Cinq étudiants se présentent pour le poste de représentants des Arts à l'AEUM, deux d'entre eux seront élus. Seulement quatre des candidats à ce poste étaient présents au débat, Mike Simpson ne pouvant y assister.

Qu'est-ce qui différencie les candidats présents? Jeff Mazin désire organiser plus d'événements en participant aux comités Communication et événements de l'AEUM et semble être très fier de faire partie d'une fraternité. Joshua Gedacht avoue n'avoir aucune expérience avec l'AUS ou l'AEUM, n'aime pas la bouffe à la cafétéria du Shatner et désire participer au comité financier de l'AEUM. Matylda Gawer est l'actuelle commissaire aux communications de l'AEUM et désire améliorer la communication par le biais du site Internet de AUS. Elle était d'ailleurs très nerveuse. Rachel De Lorie désire améliorer la communication entre l'AEUM et AUS et désire faire plus de publicité dans les journaux. Une chose qu'ils ont en commun: ils se voient avant tout comme membres de l'AUS. ☉

ZLÉA



Quand des citoyens se manifestent et manifestent

Il y a quelque chose de pourri dans le royaume des Amériques! La résistance s'organise.

JEAN-SÉBASTIEN LALUMIÈRE

Samedi et dimanche, le 17 et 18, mars se donnait une formation sur la désobéissance civile dans les murs de l'UQAM en vue du Sommet des Amériques. Des formations similaires se déroulent à travers le Canada: Vancouver, Edmonton, Winnipeg, Ottawa, Halifax. Quand des groupes de citoyens s'insurgent et s'organisent...

L'Opération SalAMI offrait à l'UQAM deux journées intensives de sensibilisation et d'information sur ce qui entoure la mondialisation et les actions de résistance. Les ateliers portaient notamment sur la fabrication de marionnettes géantes et d'échasses, sur les implications juridiques d'une arrestation, sur la santé et la sécurité dans les manifestations. D'autres prenaient la forme de séminaires qui traitaient par exemple de la mondialisation sur le dos des femmes, de l'évolution des accords de libre-échange et des effets pervers de la mondialisation. Mais, l'atelier vedette de ce camp de formation était la journée d'introduction sur la désobéissance civile.

Selon le cahier de formation produit par SalAMI, la désobéissance civile serait apparue pour la première fois lorsqu'un Américain aurait refusé de payer ses impôts sachant que le gouvernement se servait des budgets publics pour soutenir l'esclavage et la guerre contre le Mexique. Un siècle plus tard, des grandes figures de la défense des droits civiques ont transformé cet acte individuel en un outil de lutte collective; pensons à Gandhi, à Rosa Parks ou à Martin Luther King.

Aujourd'hui, la désobéissance civile est devenue l'action politique de dernière instance, lorsque les partis politiques, les syndicats, les lobbies ou les pétitions semblent ne plus avoir d'influence sur la prise de décisions du gouvernement. Quand l'ordre et la répression priment sur la liberté d'expression, la dernière soupape de sécurité de notre démocratie est considérée comme illégale. Les manifestations constituent cette ultime soupape. Si des gens de tous âges, tous horizons prennent la rue, cela signifie que leur message ne se fait pas entendre par d'autres moyens. Aller manifester demande un engagement.

Les organisateurs de l'Opération SalAMI avaient deux objectifs principaux en donnant la formation du week-end passé, celle-ci faisant partie d'une grande tournée régionale au Québec. Ils voulaient tout d'abord faire réfléchir chacun des participants sur ces limites personnelles et sur ce qu'il considère comme un acte violent. Cet exercice voulait illustrer le plus grand impact de l'action nonviolente sur l'opinion publique: les téléspectateurs qui voient un manifestant se faire tabasser par un policier de l'escouade anti-émeute donneront leur sympathie à la victime face à l'agresseur.

Pensons à Gandhi, à Rosa Parks ou à Martin Luther King.

Il y a aussi plus de chance que les médias couvrent le message des manifestants plutôt que le côté sensationnaliste de l'événement, qui survient entre autres quand il y a de la casse. Le groupe est arrivé à la conclusion qu'un acte de violence peut aisément discréditer tout un mouvement. Les politiciens, les policiers et les médias n'attendent que cela.

Le second objectif consistait à rassurer les participants sur le déroulement et les conséquences d'une manifestation. D'un âge variant de 15 à 65 ans, les gens sentaient le besoin de démystifier les images que l'on voit souvent dans les médias, notamment les images montrant des chevaux chargeant la foule, l'usage de gaz lacrymogène et de poivre de cayenne ou encore les actes de brutalité policière.

La peur étant la pierre angulaire sur laquelle se base le pouvoir, l'aspect juridique a également été développé. En cas d'arrestation, quels sont mes droits, aurais-je automatiquement un dossier criminel, qu'est-ce qu'un acte criminel? Avec l'information, les craintes se sont atténuées et la réalité a été démystifiée.



simulation d'intervention policière sur un groupe de manifestants

Mardi le 20 mars, une manifestation contre la Zone de libre-échange des Amériques (ZLÉA) a lieu à Pointe Saint Charles pour souligner la fin d'un ultimatum lancé en novembre dernier au ministre du Commerce international Pierre Pettigrew. La marche adoptera la forme d'une procession silencieuse avec des dollars-baillons qui partira de la banque alimentaire du quartier pour se diriger vers une banque financière, institutions aux antipodes.

L'ultimatum en question affirme que si le ministre ne rendait pas public l'intégrale des textes de la ZLÉA d'ici le 20 mars, une action de désobéissance civile, une «perquisition citoyenne» dans ce cas-ci, aurait lieu au siège du ministère des Affaires étrangères et du commerce international, à Ottawa. Cette action clairement annoncée à l'avance se déroulera le lundi 2 avril prochain et sera précédée d'une manifestation le dimanche et d'une formation en désobéissance civile au cours de la fin de semaine. Le lieu choisi pour donner cette dernière est d'ailleurs pour le moins ironique, puisqu'il s'agit des salles de conférence du Parlement canadien, symbole de notre démocratie.

Le Sommet des Amériques se déroulera entre le 20 et le 22 avril. En marge de cet événement à huis clos, des «teach-in» et une foule d'activités se tiendront dans le bassin du Vieux-Port de Québec le 20 avril. Auparavant, du 17 au 19 avril, le Sommet des Peuples réunira les représentants des syndicats, des associations étudiantes, des organisations non-gouvernementales, bref tous les exclus de la table de négociation et du périmètre de sécurité. Toute personne est invitée à la plénière du 19 avril et si vous vous manifestez maintenant, vous pourriez participer à différents comités, notamment sur le désengagement de l'État. Êtes-vous prêts à vous manifester? 

Manifestation du 20 mars : Procession silencieuse avec des dollars-baillons.

Rendez-vous à 11h, 2327 Rue Centre, métro Charlevoix. Dessert et café seront servis. La marche commence à 13h pour se terminer une heure plus tard.

Camp de formation en désobéissance civile et manifestation à Ottawa : contactez Opération SalAMI au 524-8088 ou à salami@colba.net.



philosophie

Idéal-logique

«Sous les pavés la plage»

-Slogan de mai 1968.

GUILLAUME GINGEMBRE

À l'approche de la ZLÉA, tous les étudiants engagés qui se respectent se préparent à aller militer aux côtés d'opportuniste démagogues tel José Bové (ne pas oublier qu'il sort de Sciences-po Paris, comme la grande majorité de l'establishment politique français) afin de protester contre cette mondialisation horrible qui ignore leurs droits. Mais les idéalistes, et ceux qui, sans être communistes, ont rêvé à l'idéal socialiste marxien, devraient s'abstenir. Car la mondialisation nous sert.

Marx avait raison sur certains points. Le développement historique d'une entité politique est déterminé, en grande partie, par les relations économiques qui le caractérisent. Il est partiellement vrai que les superstructures (État, droit, religion...) sont déterminées par les infrastructures (l'économie) et que la superposition des deux structures met au jour la domination d'une classe par une autre. Selon Marx, dynamique historique se définit par le renversement de la classe dominante par les opprimés, qui instaurent eux-mêmes un nouvel ordre d'oppression, commençant ainsi un nouveau cycle qui se terminera par le soulèvement de la classe dominée, et ainsi de suite jusqu'à l'avènement d'une société sans classe, et donc sans État.

D'après Marx, le capitalisme, caractérisé par la lutte de deux classes pour une fois bien distinctes, est le dernier stage précédant la fin de l'histoire vers un État socialiste où chacun vit selon ses besoins dans l'opulence d'une société enfin réconciliée avec elle-même. Marx, se fiant à son analyse de l'histoire où le moteur du progrès avait pris la forme de révolutions et de violence, a affirmé que la fin de l'histoire surviendrait après le renversement violent du capitalisme, et un temps indéterminé de dictature du prolétariat.

Cependant, cette conclusion était soit utopique, soit malhonnête. En effet, comment imaginer que la classe dictatoriale abandonne volontairement sa position privilégiée? Voyant cela, les lecteurs de Marx n'ont pu être que déçus, et ont sans doute repensé à Thomas Moore, et Utopia, cette organisation politique si idéale... Car il est vrai que la proposition marxiste était alléchante.

La semaine dernière, j'ai essayé de montrer rapidement que le principe de la politique qui définit l'ami et l'ennemi, et par extension le dominant et l'opprimé, était une violence condensée dans l'État qui utilisait le droit et l'armée pour faire régner un certain rapport de force respectivement à l'intérieur et à l'extérieur. Et j'ajoute avancé que la transcendance de la passion nationaliste par la communication, la compréhension des positions de l'autre dans les termes de l'autre, et en commençant par la redéfinition de notre position en ces termes, pouvaient au niveau du peuple faire avancer la paix. Or, je m'aperçois que les manifestations anti-mondialisation ne sont que la résurgence d'un nationalisme ringard portant en lui un principe de guerre et de domination étatique.

La mondialisation est, bien entendu, un procès qui recrée un ordre de domination, bien que d'une essence différente de celle de l'ordre décrit par Marx et dénoncé par certains politiciens ratés se reconvertisant à la démagogie facile. Car à bien y réfléchir, l'outil de domination le plus efficace est la loi qui, aux dépens d'une classe, légitime et fige par la formalisation un état de guerre. En d'autres termes, et comme l'a montré Ihering, la loi est le produit d'une lutte, et se fixe dans une situation de victoire pour l'un, et de défaite pour l'autre. Et le perdant est, par conséquent, emprisonné dans sa position d'infériorité. La démocratie garantit au perdant une liberté minimum, purement formelle, mais suffisante pour s'organiser.

Or, la mondialisation transcende ces lois. Les États et leurs injustices sont relégués au second plan. Les acteurs de la société civile sont jetés dans un nouvel état d'anarchie, un nouveau stade de l'histoire où tout est à redéfinir, entre l'establishment et les autres. Certes, les premiers ont un avantage, mais rien n'est gagné. Et pour une fois, l'organisation du capital s'opère en même temps que celle du travail. Cela ne s'est vu qu'une fois dans l'histoire, en Suède, et a abouti à un des plus hauts niveaux de vie du monde, avec un taux de chômage particulièrement bas, et un État Providence garantissant une qualité matérielle de vie accordée à tous.

Certes, l'anarchie et la lutte pour une nouvelle définition des positions effraient, mais comment peut-on, en se retranchant dans un nationalisme opprimant, refuser une opportunité de changer les rapports de force et de tendre ainsi vers une société plus juste? À court terme, la lutte sera moins confortable, mais, à long terme, les attitudes des anti-mondialistes retardent l'organisation constructive des opprimés, et sert le capital. Il faut se jeter dans cette nouvelle lutte, où les acteurs civils, entrepreneurs d'un côté, et travailleurs de l'autre, peuvent, par une interaction constructive, pacifique et consensuelle bâtir un nouvel ordre plus juste. Au lieu de détruire des McDo et de faire la fête à Seattle, les représentants des travailleurs devraient s'organiser mondialement pour forcer le capital à la négociation et à la responsabilité. Cela marquerait la fin de l'État et constituerait un pas substantiel vers l'utopie.

Mais ce qui inquiète tous ces gens qui vont défiler contre la mondialisation est moins le développement historique et l'anarchie que leur emploi, menacé par les délocalisations. N'allez pas aux côtés de ces oppresseurs du Tiers-Monde... La solution est l'organisation mondiale des opprimés, du Nord comme du Sud, qui définiraient ensemble une société plus juste. Certes, le tiers monde est en retard, mais il faudra bien un jour l'intégrer dans les plans du Nord, sinon une révolution à laquelle Marx n'avait pas directement pensé arrivera un jour... Un plan social semble nécessaire, mais pas des revendications socio-nationalistes... 



Une chorégraphie très expressive pour DUY NEUYEN

Phassion: le glamour dans toute sa splendeur

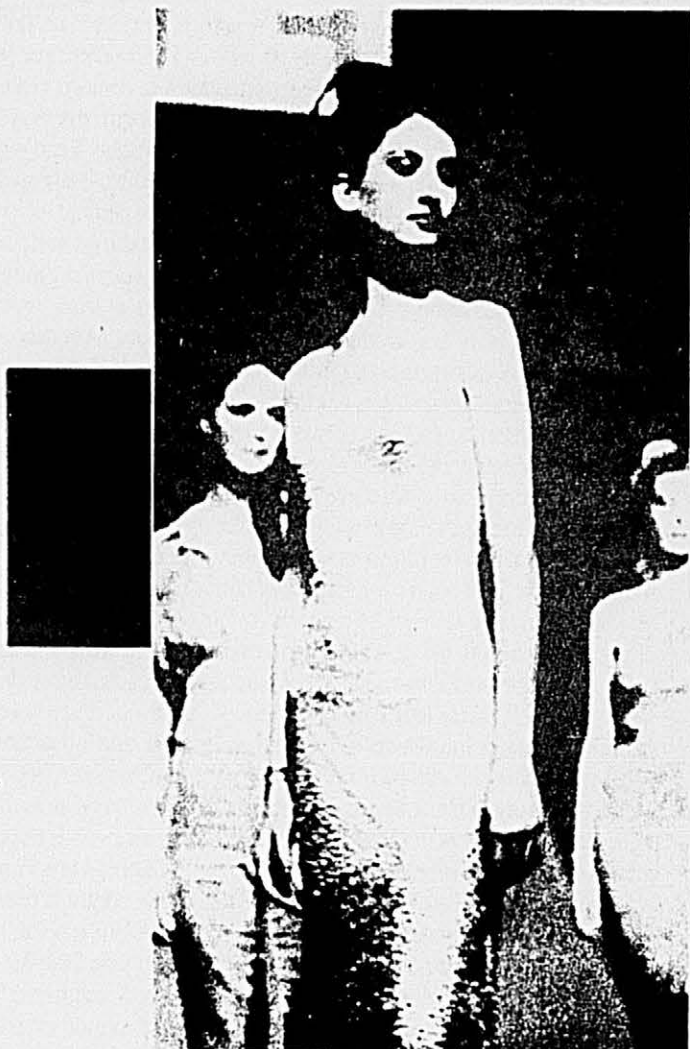
MÉLISSA MARTIN

Vendredi passé avait lieu le défilé de mode organisé par les étudiants de la Faculté de marketing, celui-ci permettant, par ailleurs, de ramasser des fonds pour la lutte contre le sida. L'événement a été couronné d'un grand succès.

Vendredi passé avait lieu le défilé de mode organisé par les étudiants de la Faculté de marketing, celui-ci permettant, par ailleurs, de ramasser des fonds pour la lutte contre le sida. L'événement a été couronné d'un grand succès.

Il y avait tellement de gens qu'il n'y avait pas assez de chaises pour tout le monde. C'était l'occasion de se montrer. Il fallait voir toutes ces filles avec leurs jupes courtes, petites camisoles et sandales, qui devaient faire le plaisir de certains messieurs tout aussi bien vêtus. C'est donc une foule très «trendy» et «glamour» qui a assisté au défilé.

Pendant le spectacle, on nous a épargné les chorégraphies «québécoises» des années passées, mais la plupart des mannequins avaient l'air figé malgré tout. Rappelons que les mannequins qui participent à Phassion sont des étudiants de McGill sélectionnés au moyen d'une audition. Du côté des hommes, on sentait la gêne de certains à leur démarche, plus crispée que naturelle. Pour les



Robe de soirée de la collection Fly



Luscious: du vêtement toujours aussi cool



Une attitude un brin trop pimée



Les bijoux très spéciaux de Cosmic Angels

filles, aucun sourire et une attitude peu conviviale pour certaines. C'est peut-être l'allure que se donnent les mannequins professionnels, mais justement, ce n'est pas un défilé de Gianni Versace auquel on assistait. Dommage que ce soit l'attitude qui l'emportait sur le sourire.

Les vêtements de Luscious, StyleXchange et des étudiants de l'Institut Supérieur de Design de Mode valaient la peine d'être vus. La grande déception a été la collection de Nevik. Même si les vêtements de la designer étaient superbes, ceux-



Nivek a ressorti sa collection de l'an passé



Ja, ze zuis eine tonne de muskles

ci sont en magasin depuis l'année dernière à des prix toujours aussi exorbitants. Le moment le plus attendu de la soirée était la présentation de la collection de Cosmic Angels Jewelry: des bijoux pour hommes et femmes assez extravagants, très imposants et, surtout, pas discrets du tout. Ainsi, un mannequin portait un collier de pierres vertes qui s'étendait sur son cou et descendait sur son torse; des filles paraient avec un sein nu sur lequel tombait un collier en fausses pierres et une robe toute faite en pierres. Ce sont davantage



DJ Mana et DJ Sparks spinnent live



Que je suis cool avec ma planche...

encore de collections originales et funky, comme celles-ci, que l'on aimerait voir dans le futur.

La musique, très bien choisie (Moby, Bjork et compagnie) donnait envie de danser. Et puis, c'était une bonne idée de divertir la foule pendant les intermissions avec une troupe de danse hip hop composée uniquement de filles qui dansaient magnifiquement sur la musique de Outkast. C'est un rendez-vous à ne pas manquer l'année prochaine! 



Les créations extravagantes des étudiants de l'ISDM



Théâtre

Suicide Option

DANIEL DESCHÊNES

C'est l'histoire du petit ado qui ne veut pas devenir grand. Il a tout tenté: le refuge, les jeux, les caprices, les faux-semblant, la fugue. Pourtant, il est confronté à son corps qui grandit plus vite que son esprit. Que faire devant tant de désarroi, devant cette incontrôlable masse de peau («porcelaine mal durcie») qui prend de l'expansion? Comment ne pas «finir fini» à 80 ans?

Poser la question, c'est y répondre: le suicide. Dans, *À quelle heure on meurt?*, Réjean Ducharme nous confronte à l'idée que mieux vaut terminer sa vie quand on est beau, puisque, de toute façon, les soixante prochaines années ne seront pas vécues: elles seront gaspillées à regarder la télé, à travailler pour s'acheter des vêtements. À quoi ça sert de mourir si l'on ne vit pas sa vie? Pour Réjean Ducharme, l'adulte, c'est la fin de tout. L'eau qui entourait l'île utopique de l'enfance s'évapore au profit des machines à profits. Les décors imaginaires s'épuisent, perdent de leur magie, abdiquent devant les mensonges de la vie adulte.

Dans la pièce, le metteur en scène français Guy Allouche a abordé ces thèmes inhérents à l'œuvre de Ducharme (*Le nez qui voque*, *L'avalée des avalés*) avec une liberté infinie. Suivant un collage de textes réalisés au préalable par Martin Faucher, il en a tiré une pièce «trash», «destroy» qui ne laisse pas indifférent.

Allouche dispose de deux personnages qu'il dédouble: Mille milles et Châteauguë, deux adolescents de seize ans au cœur d'enfant. Trois comédiens tiennent le rôle de Mille milles. Châteauguë, quant à

elle, est jouée par quatre actrices. Cette multiplication des voix, des «moi», permet une exploration en profondeur des inconscients de chaque personnage. Pendant qu'un couple se pose des questions existentielles, l'arrière-plan est toujours en mouvement (chaque extrait du texte est répété trois fois). Le public comprend très bien la dégénérescence que représente la vie adulte par la mutation profonde du décor. Le bordel sympathique du début laisse place à une scène vide, à un esprit vide, sans possible folie.

On ressent très bien avec le touchant jeu des comédiens toute la symbolique des désirs de l'enfance qui sont près d'être refoulés, oubliés. L'exemple le plus frappant est ce très long pantomime d'une poupée musicale tournant dans une boîte de bois et s'arrêtant inopinément.

Les comédiens savent faire le pont entre le monde adulte et l'enfance de façon très habile. Deux énormes colonnes d'éclairage viennent appuyer certains traits dramatiques avec beaucoup d'acuité. Les décors, les costumes pullulent dans une exubérance baroque.

Grandeur et kitsch, démesure et trash, voilà deux couples de mots qui dépeignent

l'entreprise qui nous est offerte. Allouche le dit lui-même: «L'univers de Ducharme est lyrique et dérisoire. Les personnages sont graves, mais Ducharme, l'auteur, a de l'humour». Sur scène, ceci se transpose par des comédiens au bord de l'hystérie, par des courses frénétiques, des musiques délirantes - Schubert côtoie le hard rock -, en même temps que des propos très graves sur le suicide, sur la mort, etc.

Autant par son propos que par sa mise en scène, ce grand poème sur la dissidence et sur le refus de grandir passionne. Cette pièce vient nous chercher parce qu'elle nous rappelle toutes ces vérités que nous avons tendance à oublier en bon «grand garçon» et bonne «grande fille» que nous sommes: A) pour mourir, il faut vivre; B) la civilisation éteint nos désirs de rêve, de magie, d'insularité, d'unicité; C) et, surtout, quoiqu'on en dise, l'adulte échoue à rendre heureux parce qu'elle est dégradée, aliénée des vraies choses, dans le sens marxiste du terme. «Tu sais pourquoi les adultes s'achètent des vêtements? demande Mille milles.

- Pour ne pas avoir froid?
- Non, pour s'acheter des vêtements». Voilà tout le drame. ☺



Quand on ne veut pas grandir.

À quelle heure on meurt?
au Théâtre Denise-Pelletier
jusqu'au 31 mars



Théâtre

Passage de l'Histoire par les déchets

HUGO DUCHESNE

La pièce *Transit-section N° 20* de Jean-Pierre Ronfard et Alexis Martin, jouée en février 2000, reprend l'affiche au Nouveau Théâtre Expérimental jusqu'au 7 avril 2001. Le thème principal: l'Histoire... qui est passionnante, on en convient, peut-être même parce qu'elle ne sert à rien.

Le transit, ici, est exprimé comme une idée de passage. Passage à l'an 2000, passage de l'homme aux choses, des choses à l'Histoire et de l'Histoire à l'éternel recommencement du même. Passage, donc, à la

répétition. Ce qui intéresse la pièce, c'est l'Histoire. À quoi sert l'Histoire? Qu'est-ce que l'Histoire? Ces questions sont traitées avec variations dans des scènes de différentes longueurs, provoquant la rencontre

de visages connus et inconnus. Dans la même pièce, Nietzsche, Marinetti, le poète Maïakovski, la cinéaste allemande Leni (Le triomphe de la volonté), un journaliste de la Pravda, Anne Frank et un jeune Québécois, tué à Dieppe, se rencontrent pour faire le point sur leur implication dans l'Histoire. Ils sont interprétés par Jacques Baril, Martine Beaulne, Jean Maheux et Sophie Dion.

Deux personnages fictifs reviennent tout au long de la pièce, soit Lanoix et Legrand (Michel Charrette et Daniel Brière), que Ronfard et Martin ont récupéré de la pièce «*Les clones*», inspirée de l'univers d'Aristophane. «Ce sont deux gars du peuple, l'un instruisant l'autre. Ils représentent en quelque sorte les éboueurs de l'Histoire. Le transit, c'est cette idée de passage des gens et des choses, de leur transformation en objets jetables pour qu'il y ait une suite.»

La question de la participation des femmes à l'Histoire est soulevée. Quelles sont celles qui ont réellement participé à l'Histoire? La pièce s'intéresse donc aux écoles historiques de la vie privée et du genre féminin. Le personnage algérien de Marie Cardinal, vivant en exil, explore la place des femmes dans l'Histoire et la façon dont celle-ci s'écrit.

À quoi sert l'Histoire? Le cliché veut qu'en apprenant l'Histoire, on apprenne à mieux vivre et à ne pas répéter les erreurs du passé. Leurre? Simulacre? Les erreurs se répètent et les massacres continuent. Est-ce que trop de mémoire dessert l'humanité, au lieu de la servir? Le spectacle s'ouvre sur une réflexion de Nietzsche, qui prétend que l'Histoire n'est utile que si elle sert la vie. Or, une civilisation insomniaque, traquée par la mémoire, ne peut survivre. Comme quoi le juste dosage du bonheur humain passerait par une part indéniable d'oubli.

Le show épuré met de l'avant une mise en scène «la moins accusée possible», tant elle s'éloigne des pièces chargées d'artifices et d'éléments techniques. La totalité du décor tient dans un conteneur à rebuts, soit la métaphore de la poubelle de l'Histoire, devant laquelle l'homme ne peut être qu'en transit. Comme quoi l'Histoire tend à chosifier les êtres humains, que ce soit chez les communistes, les nazis ou dans la marine américaine. Les gens sont des corps jetables. ☺

Transit-section N° 20
au Nouveau Théâtre Expérimental
jusqu'au 7 avril



Legrand tente «d'accorder» son conteneur.

Cinéma



SOPHIE PILLARELLA

un secret bien gardé

C'est dimanche dernier que prenait fin la 19^e édition du Festival international du film sur l'art. 185 films provenant de 25 pays ont défilé sur 6 écrans pendant 6 jours pour faire honneur à l'art sous toutes ses formes.

Méconnu du grand public, le Festival international du film sur l'art est pourtant le plus prestigieux du genre. Il se distingue des autres FFM ou FCMM par son objet unique: promouvoir les films sur l'art et sensibiliser le public à l'appréciation et la connaissance de l'art. Mais, encore une fois, le mot «art» devient un terme fourre-tout. Des documentaires à saveur didactique aux films expérimentaux inclassables, la programmation ne néglige aucun pan de l'art: architecture, photographie, danse, peinture, opéra, littérature, sculpture... Le FIFA est, par ailleurs, un festival de films comme les autres avec son jury, ses prix et ses réalisateurs invités.

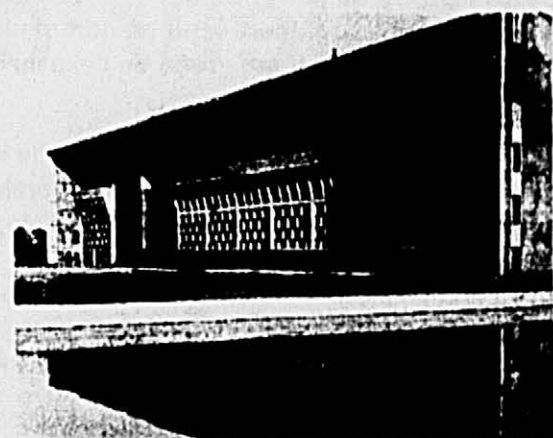


Orlan, carnal art: l'art de la cruauté

Le documentaire y est le genre privilégié, car il est habile à dresser des biographies d'artistes ou à relater l'influence des différents courants ou pratiques artistiques. Citons des films comme *Bleu méditerranéen: de Courbet à Matisse 1850-1925* ou *Le Corbusier en Inde*. Une part importante de la programmation est aussi réservée aux courts métrages canadiens réalisés au cours des trente dernières années. Organisé sous forme de blocs généreux, ces miroirs de l'art reflètent des productions frôlant l'insolite. Le FIFA prouve du même coup qu'il ne présente pas seulement des films qui traitent de l'art, mais aussi des films formellement artistiques. Je pense, entre autres, à *Condition* ou encore, à *1/4 moon*, qui présente pendant neuf minutes les animaux d'une ferme de la Nouvelle-Écosse sur fond musical sinistre. En plus de stimuler l'imagination, ces films expérimentaux redéfinissent la manière de percevoir les productions audio-visuelles. Devenue un mélange hétérogène de sons et d'images, l'histoire laisse place au récit.

Deux films particulièrement réussis ont retenu mon attention. Il s'agit de *Orlan, carnal art* et de *Le beau Jacques*. Le premier est un documentaire français sur cette femme qui a choisi la performance chirurgicale comme médium artistique. La table d'opération, le sang et le bistouri sont ses accessoires. Torture et mutilation évoluent sous les yeux dégoûtés des spectateurs, mais une forme d'art s'en dégage pourtant. Coeurs sensibles s'abstenir.

Aux antipodes, *Le beau Jacques*, réalisé par le



Le Corbusier en Inde: Portrait d'un architecte d'avant-garde

Québécois Stéphane Thibault, dépeint parfaitement la bête humaine à travers le comportement obsessionnel de deux de ses propres tantes qui vouent un culte sans borne à Jacques Villeneuve. Sous forme de portrait, l'attitude des deux sexagénaires semble pourtant mise en scène tellement les propos sont réducteurs et «parodisiaques». Hilarant.

Maintenant le FIFA terminé, on peut dire que c'est un secret jalousement gardé. Savouré par la petite meute d'habitues, il est passé inaperçu pour trop de gens. Dommage, car la qualité et la diversité des films présentés a de quoi plaire à un public large qu'à l'élite intellectuelle qui se réjouit d'un tel événement. Si vous avez manqué le FIFA, ne le laissez surtout pas filer l'an prochain (du 12 au 17 mars 2002)! 

Cinéma



Entre la chair et

CÉDRIC LAVAL

Troisième film du réalisateur iranien Jafar Panahi et Lion d'or à la dernière Mostra de Venise, *Le Cercle* est une œuvre courageuse qui n'a toujours pas été montrée dans son pays d'origine, abordant de front la thématique explosive de la condition féminine au pays des ayatollahs.

Le cinéma iranien (celui de Kiarostami comme celui des Makhmalbaf) nous avait jusqu'à présent habitués au maniement (plus ou moins) habile de la métaphore, détournant la censure par le double niveau de lecture qu'il offrait au spectateur. Ici, point de métaphore pour atténuer en le dissimulant le propos audacieux d'un film ancré dans une réalité urbaine où la présence masculine sature jusqu'à l'écœurement l'espace de la rue, où les silhouettes féminines, voilées dans leur foulard, sont si rares qu'une invisible solidarité aimante entre elles leur regard quand elles viennent à se croiser devant une vitrine de magasin. C'est ce principe d'aimantation qui organise le film dont la narration fonctionne par relais: le spectateur suit l'errance d'une femme jusqu'à ce que son chemin croise celui d'une autre malheureuse à laquelle décide de s'attacher la caméra, manière d'enchaîner l'un à l'autre des destins infortunés jusqu'à ce que la boucle (le cercle) se referme dans une scène finale qui réunit les différentes protagonistes du film. Entre temps, nous aurons donc entrevu une grand-mère effondrée qui apprend la naissance de sa petite-fille alors que toute la belle-famille attendait un garçon, la cavale de trois femmes fraîchement sorties de prison, l'errance d'une autre malheureuse à la recherche d'un médecin qui accepterait de l'avorter de son bébé de quatre mois, le désarroi d'une mère qui vient d'abandonner son enfant et la silhouette fière mais désabusée d'une prostituée emmenée pour la énième fois jusqu'au commissariat...

C'est peu de dire que *Le Cercle* est un film sur les femmes: la caméra ne quitte pratiquement jamais leurs visages, préférant montrer le reflet de la peur sur ces visages plutôt que l'objet réel de cette peur, préférant évoquer par les bruits et le hors-champ une menace que l'image suffirait à fixer. Ce faisant, l'angoisse se fait plus sourde, presque abstraite, sans que l'on puisse désigner des coupables ou des monstres qui offriraient un repère à notre

conscience inquiète. Ce parti pris du réalisateur peut devenir étouffant lors de certains plans-séquences qui s'obstinent à filmer pendant de longues secondes une même expression, et le malaise s'installe subtilement: en nous montrant ces femmes davantage que ce qu'elles regardent, la caméra (et par



conséquent notre propre regard) ne contribue-t-elle pas à leur enfermement?

Cette ambiguïté sert le film davantage qu'elle ne l'affaiblit, tant il est vrai qu'il est plus utile, à la réflexion, d'être déstabilisé que de se donner bonne conscience. *Le Cercle* évite avec habileté le piège de la thèse lourdement démonstrative, propre à susciter l'indignation polie (condescendante?) des foules occidentales, même si le film emprunte par bien des côtés (ne serait-ce que par son titre) à la géométrie. Ainsi, la circularité de la narration trouve sa représentation formelle dans les travellings enveloppants des première et dernière scènes. Le cadre du guichet, que l'on retrouve dans le premier et le dernier plans (ironiquement, la maternité comme la prison possèdent un même guichet), mettent en abyme le cadre de la caméra qui emprisonne doublement les visages féminins. La ligne droite, qui pourrait seule offrir l'espoir d'un horizon, semble donner son sens à la narration avant que celle-ci ne se referme sur elle-même. Cercles, cadres, lignes: les figures se multiplient au risque d'appuyer par une formule abstraite un propos qui se voulait ancrer dans la réalité, mais ces figures sont habitées par des êtres de chair et d'émotions, par des femmes belles et courageuses qui donnent vie à l'abstraction. 



Musique

Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles

HUGO DUCHESNE

Excusez-moi, mais c'est à la très chic salle Wilfrid-Pelletier qu'avait lieu le spectacle «all american» regroupant les compositeurs Coplan, Gershwin et Bernstein, signé par l'Orchestre Symphonique de Montréal et la chef d'orchestre, Marin Alsop.

L'OSM nous préparait une soirée typiquement américaine, dont la progression a pu mettre en valeur Aaron Coplan et son «appalachian spring», suivi de Gershwin et du temps fort de la soirée, soit la célèbre «Rhapsody in blue», interprétée par le pianiste invité Marcus Roberts, pour finalement conclure avec l'ouverture de Candide et «On The Waterfront» de Leonard Bernstein.

La suite de Coplan avait plusieurs vitesses, plusieurs registres, plusieurs intensités et surtout, plusieurs tons. Par moments, nous avions l'impression d'entendre une musique de dessins animés, d'entendre successivement une ouverture sur Broadway et ce, allant même jusqu'à l'impression, parfois, de découvrir un nouvel hymne national.

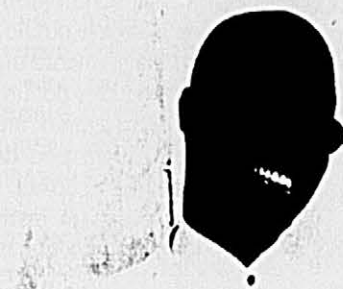
Quelque chose relevait de la partisanerie, du nationalisme. Un nouvel hymne, avec plusieurs espaces émotionnels, tant religieux, folkloriques, passionnés, que frénétiques, tendres ou sombres.

Gershwin, plus mouvementé, plus jazzé, au blues plus jovial, voire dansant, a davantage soulevé la foule. C'est la virtuosité du pianiste américain Marcus Roberts qui, par l'entremise de longs passages solos, a réussi à rendre cette «Rhapsody in blue» chaleureusement urbaine. Les passages solos étaient entrecoupés d'insertions orchestrales venant développer quelques lignes mélodiques abordées par Roberts dans ses solos, pour ensuite être reprises avec une énergie quasi délirante. Temps fort de la soirée. Plaisir auditif.

L'ouverture du *Candide* de Bernstein

aura été la pièce la plus nuancée, la plus diversifiée, offrant lenteur rythmique et mélodies énergiques, s'appuyant aussi sur des syncopes et des digressions relevant du jazz. La construction de l'ouverture paraît aussi ironique que le conte philosophique de Voltaire qui, mis en musique, donne l'impression de se jouer de la doctrine «Tout pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles». Clin d'œil, ici, au charme des Américains.

L'ambiance américaine aura surtout mis en évidence le *Rhapsody in Blue* de Gershwin, qui se veut une sorte de «kaléidoscope musical de l'Amérique, soit de ce vaste melting-pot, de cette fougue nationale particulière, de ces blues et de cette folie métropolitaine qui sont les nôtres.» (Gershwin) ☉



Marcus Roberts interprétait la *Rhapsodie in Blue*



Musique

Retour vers le futur

FRANÇOIS BONNEAU

Bristol est à la musique urbaine ce que Florence est à la Renaissance. Combien d'artistes de cette bourgade anglaise explorent les confins de la musique moderne sur la scène internationale? Avec son tout dernier spectacle, Roni Size nous démontre une fois de plus qu'il est un des chefs de file de la musique drum&bass et des breakbeat.

Bien que la salle du Spectrum semblait contenir autant de néophytes que de fans de longue date, les éloges et les applaudissements provenant de la foule fusèrent dès le lever du rideau. Une foule conquise d'avance, c'est vrai, sauf que les six musiciens, le rappeur et la chanteuse ne sont pas restés assis sur leurs lauriers plus d'une seconde, en offrant un show d'une intensité inaltérable.

Dès le départ, MC Dynamite tente un contact chaleureux et se donne à fond sur les rythmes tonitruants des quatre DJs, du bassiste et du batteur. En tant que maître de cérémonie, le rappeur a su dès le départ créer une cohésion formidable, unifiant les sonorités éparses du *jazz-house*, des *breakbeat* et même du *hip-hop*. Ce qui ne l'empêche en rien de tâter le pouls de la foule et d'anoblir maintes fois le grand manitou des Reprazent, Roni Size.

Roni Size, le plus humble des humbles, préférant un rôle effacé, se chargea d'orchestrer les beat et les remix à l'aide de ses trois DJs,

les excellents Suv, Die et Krust, avec qui il a fondé le label Full Cycle. Ainsi, le spectacle ne s'est pas limité au collectif *In the Mood*, leur plus récent album. Le public montréalais a aussi eu

droit à un superbe remix de leur album *Through the Eye* et de certains titres de *New Forms* («Brown Paper Bag, Heroes»).

L'un des moments forts de la soirée fut l'interprétation de Lucky

Pressure où l'on s'est laissé porter par les vocalises de la gracieuse Onallee. Celle-ci, alliée de sa voix *soul*, a insufflé une douceur au martèlement intempestif de la batterie de Rob Merrill et des frottements agressifs du bassiste Si John.

Sans conteste, la qualité était au rendez-vous. Roni Size fabrique sa musique pour pouvoir la jouer *live*. Sur scène, il enrichit ses pièces, les mixant et remixant continuellement. Ainsi, c'est en pleine figure que l'on reçoit les «Dirty Beats» et «Centre of the Storm» vitaminés d'une énergie et d'une inventivité débordantes.

En 1998, Roni Size avait abasourdi ses fans montréalais avec sa musique tout droit sortie du futur. Mercredi dernier, ses fans ont pu renouer avec sa musique et celle de ses comparses, The Reprazent. Encore une fois, le maître de la musique drum&bass a su faire mouche avec ses combinaisons acoustiques et électroniques. ☉



Concept ultra urbanisant... c'est vraiment ultra urbanisé ces mec urbains!

TA MÈRE!



Vita Pizza,

la pointe raffinée à Montréal, a besoin d'employés temps-partiel. Une ambiance de travail décontractée. Situé sur McGill College.

281-7503 Charles.



Compagnie de telecom recherche des personnes de langue italienne et turque, pour animer des lignes de chat.

Excellent environnement, Metro McGill. Sérieux uniquement.
(514) 879-0362 ext. 227



Musique

Des MAGOOilleurs accossibles

ÉLISE FRÉCHETTE

La Bande à Magoo, le sextuor de be-pop québécois, a fait grouiller les planches du Cabaret jeudi dernier. Dommage que le public n'ait pas répondu à l'appel.

Six faux jazzmen bien dégourdis dans leur chemise bigarrée ont vaillamment réchauffé une salle à peine tiédie par le pianiste et chanteur Benoît Archambault, qui assurait la première partie du spectacle de La Bande à Magoo, jeudi dernier. «Il aurait fallu une centaine de personnes de plus», a affirmé le chanteur, Marc Fortin, interviewé dans sa loge après le spectacle. Il faut dire qu'il s'agissait de la deuxième présence de la Bande à Magoo au Cabaret depuis le mois de décembre, alors qu'avait eu lieu le spectacle-lancement de leur premier album. Plusieurs amateurs de be-pop ayant déjà assisté au spectacle, la foule s'est fait moins nombreuse. Dommage, car les six grands gaillards «ratoureux» ont mis toute leur énergie à contribution, et ce, de

cirque délirant, animé par six musiciens chevronnés, qui font naître des rythmes de jazz, de salsa, de rock, de rap et bien d'autres styles encore. Le tout sur fond de swing aux cuivres rugissants, qui ne sont pas sans rappeler le répertoire des Colocs, harmonica et mal de vivre en moins. Ajoutez à cela une touche de cabotinage à la Rock et Belles Oreilles, avec mimiques et animations non seulement entre les morceaux, mais également dans le feu de l'action, où on a presque droit à des sketches. La Bande à Magoo prend littéralement son public en otage lorsqu'elle monte sur les planches. Une remarque chuchotée trop fort à son voisin peut facilement devenir le refrain improvisé de la prochaine chanson. Il va sans dire que la musique qui s'en dégage brille par sa spontanéité. Les airs sont accrocheurs, originaux et dès la première écoute, on les apprivoise déjà. On se laisse facilement séduire par les nombreux solos et on se croit, pour un instant, au Festival de Jazz, en plein mois de juin...

C'est à Marc Fortin, grand manitou, auteur et compositeur en chef de la formation, et à son bras droit, Pierre Blais, que l'on doit, entre autres, les chansons «Pipi caca», «Mon ami», «L'Égarement» et «Wanna be». Oui, avouons-le, ce sont des titres qui choquent par le manque de substance qu'ils présagent. Certes, la facture clownesque du groupe peut rebuter à première vue, sans parler de l'intérieur de la jaquette de leur disque, tellement souillée de couleurs et de motifs burlesques qu'on a peine à lire les paroles. Cependant, comme le mentionne Marc Fortin: «Si les gens s'attardent un peu au contenu des paroles, ils se rendront compte que nous dénonçons des problèmes actuels de la société. Par exemple, nous disons aux gens d'arrêter de se cruiser sur Internet. Parlez-vous! qu'on leur dit...». Ce sont des histoires de voisins célibataires qui se draguent dans les journaux, de casques bleus qui servent de bouclier, de baleines en voie d'extinction, de sans-papiers et de cancers de la peau qui se cachent derrière des paroles archi-simples et le plus souvent formulées volontairement en mauvais québécois, comme «Si y sont pas contents, ben qu'y s'en vont» ou encore, «Ils sont fous, fous, fous!». Bref, des paroles qui font sourire.

Si les membres de La Bande à Magoo aspirent à une plus grande visibilité, ils n'ignorent pas que le succès grand public, au Québec, passe d'abord et avant tout par la radio. C'est pourquoi trois des vingt maquettes du second album, encore en gestation, ont été spécialement conçues pour satisfaire les exigences de la radio. «Nous croyons aussi que la chanson «Soleil» du premier album aurait sa place sur les ondes», explique le tromboniste. On se souvient que «Célibataire» avait atteint le top 20 francophone en 1995.

Avec une approche aussi naturelle et «près du vrai monde», il semble juste de croire que la reconnaissance de milliers de fans leur pend au bout du nez. Sans aucun doute, un deuxième succès radiophonique leur ferait le plus grand bien. On oublie souvent que la radio a propulsé la carrière de bon nombre d'artistes au Québec. Après s'être fait voir lors de nombreux festivals, La Bande à Magoo mériterait bien de se faire entendre davantage. 

La Bande à Magoo reprendra cet été sa tournée des festivals. Elle fera, entre autres, une escale au Festival de Matane ainsi qu'à Ottawa. Avis aux intéressés!



Une remarque
chuchotée trop
fort à son voisin
devient le refrain
improvisé de la
prochaine chan-
son.

façon bien sympathique.

La Bande à Magoo n'a rien d'un groupe de musiciens débutants. Originaire du Lac St-Jean, la formation - un banjoïste aux yeux aussi ronds que son banjo (Pierre Blais), un bassiste expérimenté (André Lahaie), un batteur ô combien habile à faire «décoller» les rythmes swing (Claude «Snoof» Gauthier), un saxophoniste charmeur (Roberto Murray), un trompettiste timide et talentueux (Maxime St-Pierre) et enfin, un tromboniste, chanteur et animateur déchaîné (Marc Fortin) -, s'est d'abord fait connaître avec son répertoire Dixieland et ensuite, en 1990, avec «Le Rap de la Bande à Magoo», leur succès original. La Bande à Magoo, c'est, en somme, un



**Vous voulez
publier une
annonce dans Le
Délit? Faites vite, il ne
reste que 2 espaces-pub
ce semestre.**

Cela vous intéresse?

Appelez au 398-6790 ou
faxez votre annonce au
398-8318 ou encore
expédiez-la par courriel:
daily@ssmu.mcgill.ca



Société de Publication du Daily

**Assemblée Générale Annuelle (GA)
Jeudi le 29 mars 2001**

17h30 • 3480 McTavish • Deuxième étage, cote sud

L'élection des directeurs de la Société de Publication du Daily pour 2001-2002 (Conseil d'Administration) aura lieu place d'ABA.

Soumission de candidature: du 5 mars au 19 mars 2001. Les formulaires de candidature seront disponibles aux bureaux du McGill Daily - Thompson House, 3800 Avenue Cochrane, du 5 mars au 19 mars.

Les Candidats seront dévoilés entre le 28 mars et le 29 mars.

Pour plus d'informations, contactez :

Mikhail Mina (Directeur Général des Élections) Société de Publications du Daily, au 398-6790 ou 398-6784

Le Délit

THE MCGILL DAILY

Les causeries du mardi

La pluie et le rire

NICOLAS BOURDON ET JEAN-PHILIPPE CHARTRÉ

Bourdon - Qu'il est doux parfois de rire de soi. Oui, chers lecteurs, entre deux devoirs éreintants que nous amène une fin de session chargée, entre deux échecs amoureux, entre deux disputes de colocataires, l'autodérision est une trêve dans le combat, un baume pour panser les plus douloureuses blessures. Et seul un film de ce cher Woody peut exprimer l'essence même de l'autodérision: c'est ce qui ressort avec éclat d'*Hannah and Her Sisters*, l'une de ses plus belles réussites.

Chartré - Je comprends ton enthousiasme, Nicolas. Le film m'a fait rire à maintes reprises. Mais je ne peux m'empêcher de concevoir Woody Allen comme un cinéaste du burlesque, un clown sophistiqué, un clown qui a digéré à moitié Nietzsche, Flaubert et Dostoïevski, mais un clown quand même. Ses films sont truffés de références littéraires, mais bien souvent il n'a pas la subtilité des auteurs qu'il cite.

Bourdon - Je ne peux pas être d'accord avec toi. Je crois pourtant que tu as raison sur un point. Les films de Woody Allen mettent le plus souvent en scène des intellectuels névrosés. Ils gravitent autour du milieu universitaire, ils sont des artistes en quête d'absolu, des écrivains, des cinéastes, etc. Ces gens pensent beaucoup et sont souvent en quête de sens dans leur vie. Ils veulent trouver un sens transcendantal, hum comment dire...un sens qui les dépasse comme les dépasse l'idée de Dieu, de la Beauté, de la Philosophie, etc. Mais bien souvent, au terme du film, ils réalisent, que le sens de la vie se trouve dans des choses toutes simples comme la famille, les parents, les amis et peut-être surtout dans l'amour.

Chartré - J'ai remarqué en effet dans *Hannah and Her Sisters* que Woody incarne un être angoissé par l'idée de la mort et qui ne réussit pas à trouver une réponse dans les pensées de grands philosophes, mais qui trouve une réponse simplement dans l'amour d'une femme. Mais je suis sceptique. Il y a, dans les films de ce cinéaste, une volonté de tendresse et de solidarité entre les êtres, mais en même temps il peint un monde de tromperies, de vices et de duplicité. Par exemple, un homme trompe sa femme avec la sœur de celle-ci, mais ne lui avoue jamais sa supercherie.



Bourdon - Hé bien! c'est là justement où je remarque toute la finesse de Woody. Ses personnages sont bombardés de sentiments contradictoires: le bien et le mal coexistent dans un personnage et celui-ci ne peut que se sentir désemparé par ses contradictions ou par ses échecs. Une question se pose alors: comment retrouver l'harmonie? L'autodérision guérit le douloureux sentiment de l'échec. L'autodérision agit comme de l'air qui rafraîchit une maison dont les fenêtres ont été trop longtemps fermées. Dans *Hannah and Her Sisters*, Woody évite le suicide en se moquant de sa quête désespérée du sens à donner à la vie. Les personnages étrangers à l'autodérision sont menacés d'autodestruction comme c'est le cas du personnage de la mère dans *Interiors*. Elle désire la perfection en tout; le film s'ouvre d'ailleurs sur les très belles images d'une grande maison parfaitement décorée. Mais cette maison souffre d'asphyxie, la moindre imperfection étant interprétée comme un cuisant échec.

Chartré - J'admets que l'autodérision est une arme puissante contre le désespoir. Elle a cette grande vertu de transformer les larmes en rire. Mais je ne peux pas trouver un sentiment d'honneur complet à rire de moi-même. L'autodérision peut être un acte d'humilité, mais elle peut être aussi une espèce d'abaissement.

Bourdon - Tu as raison... il y a peut-être un certain abaissement dans l'autodérision. Ce n'est effectivement pas le sourire satisfait du géomètre content d'une forme parfaite, mais plutôt Woody Allen riant du désordre qui règne dans sa maison de Manhattan. C'est le mauvais temps, la pluie, toujours accompagnés par la douceur consolante du jazz. ☺

Artistes variés

Records

Parmi les compilations de musique électronique, on peut compter beaucoup de bonnes choses: celles qui ont gros tubes après gros tubes, celles qui se veulent une session musicale dans le monde son d'un dj. Connected fait partie de cette seconde catégorie. Se voulant une continuité de la même nom que la eu lieu samedi dernier, ce disque est mixé par John Acquaviva, un habitué de la scène nocturne new-yorkaise (qui, soit dit en passant, était présent à l'événement). L'album est entre le techno et le house, mais avec des pumpin' beats. Connected est un bel amalgame organisé d'une main sûre et d'une autre sa judicieuse sélection de pièces. En résumé, on comprend pourquoi ce dj est connu de par le monde. Par contre, l'album reste peu novateur et ne se démarque pas des autres de mixés. Pour tous ceux qui ont manqué la prestation (assez tardive) de John Acquaviva - ou qui étaient présents mais qui ne s'en souviennent pas (ou très peu) - Connected est un bon album-souvenir, à l'image du dj ☺

Un virtuose de la musique traditionnelle africaine

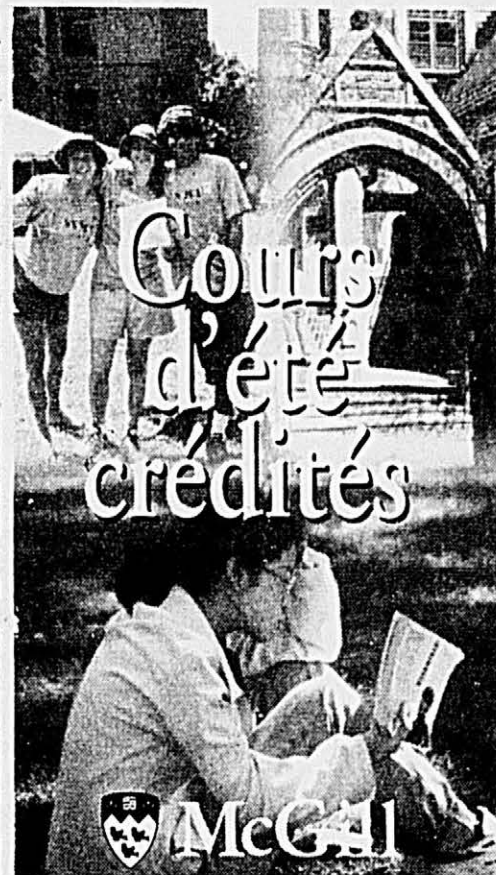
en spectacle demain

Le Musée d'archéologie et d'histoire Pointe-à-Callière présentera le 21 mars à 20h, dans le décor unique de sa salle multimédia, un spectacle intimiste de Francis Beber.

Allègrement surnommé le «Félix Leclerc du Cameroun», Francis Beber est un des pères de la world music. Artiste bourré de talents, il ne se contente pas de jouer avec brio des instruments tels que la sanza, la flûte pigmée, la guitare et des percussions. Il sait aussi envoûter par sa voix chaleureuse, la simplicité de ses mélodies et ses histoires tirées d'une des plus immenses traditions orales au monde.

Le billet, au coût de 10\$ (5\$ pour les Amis du Musée), permettra également de visiter dès 19h l'exposition Africa Musical présentée au Musée Pointe-à-Callières jusqu'au 8 avril 2001. Les quelque 160 instruments de musique et objets d'art exposés vous permettront de découvrir une des multiples facettes de la richesse culturelle africaine.

La découverte d'un continent par la musique! ☺



De tout pour tous!

Plus de 240 cours.
Idéal pour cours optionnels ou cours requis.

Montréal l'été...

Chaleureuse, enivrante.
Temps magnifique.
Festivals.
De tout pour tous.

Logement

Résidences McGill

Inscription

Début: février 2001.

S'il vous plaît...
communiquez avec nous!

Tél.: 514-398-5212
Télec.: 514-398-5224
Courriel: summer.studies@mcgill.ca
Web: www.mcgill.ca/summer
Ou, remplissez le coupon et postez-le à:

Cours d'été McGill
688, rue Sherbrooke Ouest
Bureau 1025
Montréal (Québec)
H3A 3R1



NOM: _____

Prrière de me faire parvenir:

RUE: _____

☐ Le calendrier des cours d'été 2001

VILLE: _____ PROVINCE: _____

☐ Des renseignements sur les résidences McGill

CODE POSTAL: _____ TÉL.: _____

UNIVERSITÉ/COLLÈGE ACTUEL: _____

J'aime... The View

STÉPHANE GIRARD

Produit depuis quatre ans par Barbara Walters pour le réseau américain ABC et présenté chaque jour à 11h00, la talk-show *The View* se résume à une seule idée, fort simple: cinq femmes parlent. Rien de plus. Et rien de très nouveau dans le concept. Pourtant, malgré les ambitions modestes de l'entreprise, quelque

oublié. Toutes les sphères du quotidien, autant national que privé, sont convoquées à cette véritable orgie de paroles. Parler d'orgie n'est en rien exagéré. En effet, ce que *The View* propose, c'est la réconciliation de deux forces non pas contradictoires mais difficilement conciliables dans la pratique: la puissance du dire et la jouis-



choses d'inestimable et d'insoupçonné s'y dessine. Les propos de Joy, Star, Lisa, Meredith et Barbara, aussi maladroits et superficiels qu'ils puissent paraître parfois, rejoignent, en effet, ceux des premières générations de féministes, qui revendiquaient à l'époque que les femmes parlent d'elles, entre elles, dans un langage qu'elles maîtriseraient. Et cette parole, sur la scène de *The View*, elle est, littéralement, monstrueuse et gigantesque, et elle emporte tout sur son passage: interviews avec les vedettes de l'heure, conseils cosmétiques et ménagers, franche rigolade grivoise, mais aussi anecdotes personnelles et privées (les animatrices parlent franchement de leur conjoint, de leur vie amoureuse et sexuelle) et traitement de sujets tabous (viols, meurtres, crimes raciaux et homophobes, etc.). En fait, tout y passe, rien n'est

sance du dit. La femme, maîtresse de son discours, en fait bon usage. En plus, elle en jouit et elle en rit. Le téléspectateur se retrouve ainsi, à chaque matin, devant une véritable scène dionysiaque où les animatrices, en bonnes épicuriennes, se donnent en spectacle, et tout le monde s'amuse. Depuis quelque temps déjà, dans un théâtre new-yorkais, on présente les «Vagina Monologues», si controversés que même le maire voulait les faire taire. Pourtant, il semblait oublier qu'au même moment, dans les studios de ABC à New-York, à 11h, chaque jour de la semaine, et en direct de surcroît, le monologue est déjà dépassé et qu'un véritable dialogue des vagins est en fait depuis longtemps engagé. Et vous êtes, hommes ou femmes, tous invités à vous joindre à la fête. 

Ce soir. On sort

ELKAHNA TALBI

au Camellia Sinensis



Le ling-ching de Chine, le bancha du Japon et l'oolong de Taïwan sont quelques exemples des 60 variétés de thé que le Salon Camellia Sinensis vous propose. Ils viennent des théiers (*camellia sinensis* en latin) d'Asie, d'Inde et même d'Afrique du Nord. Devant un éventail aussi vaste, demander conseil à l'un des serveurs est la meilleure chose à faire pour éviter les mauvaises décisions et les regrets.

Ce petit salon du Quartier Latin a ouvert ses portes au mois de novembre 98 et

se spécialise depuis dans le thé des quatre coins du monde. Tout est fait dans le plus grand respect des traditions du thé. Dès votre arrivée, le thé du jour vous est offert en dégustation. Ensuite, à vous de décider. Car, voyez-vous, il n'y pas que du thé! Un des produits intéressants à consommer au Camellia est le narguilé. Qu'il soit à la pomme et à l'abricot (une des saveurs préférées des clients) ou bien complètement naturel pour les vrais amateurs, le narguilé se fume avec plaisir en sirotant un bon thé. Et si vous n'êtes pas amateur de cette boisson infusée, sachez qu'au Camellia Sinensis trois cafés de l'Amérique du Sud ainsi qu'un café équitable sont disponibles. Ils sont semble-t-il excellents, car les amateurs de café en sont ravis. Le seul problème est la petitesse de l'endroit, surtout de la section réservée aux fumeurs. Ironiquement, le narguilé peut se fumer partout dans le salon. À oublier pour la sortie à plusieurs, mais parfait pour un rendez-vous amoureux!! 

Camellia Sinensis
351, rue Émery (coin Saint-Denis)
(514) 286-4002

Lundi au jeudi: de 13h à 12h
Vendredi et samedi: de 13h à 1h
Dimanche: 14h à 12h

Le coin de la création

Je vais l'abstraire des jours ouvrables
adage que jure le célibat mourant
souper ton corps à la salive d'une caution
Isoler l'appétit des jeunes patients en marge déserte
les formules te permettent d'apostasier ta chute
quelque part en péremption libre
tu vèles au sol d'un coït quelque part
tu parais mon point vélisque

HUGO DUCHESNE

COMPLAISANCE IMAGINATIVE

Deux bacs sur les joues
Dont je n'ai pas été l'initiatrice

Surprise!!!

Le beat originel renait
Parce que la charge futuriste
Pèse lourd sur la conscience

Le pa-pa-pa-pa
Quotidien,
Voire même urbain
Redevient

Le caboum... caboum... caboum...
Du tout premier périple
Cotapulté dans la science-fiction

Complaisance Imaginative alias
Bercement ad vitam eternam
Le seul disque que je trouve

Quand le petit diable a réussi
À étrangler le petit ange
Le discours change de couleurs;
Il s'entourloupette profond

Mon mobile diapré
N'est pas vraiment armé

Trance-formation
À répétition

À la queue leu-leu
Les désirs ultimes!

....

Là-dedans, c'est bruyant

L'oasis dans le désert
Comblant le besoin primaire

La pyramide rochique de Maslow
Enfilouapée de tous bords, tous côtés

Moi, je vote pour le Parti Gris

Il n'y en a pas d'évidences
Dans mon histoire à moi

Surtout pas dans mon enfance

D'accord, dans mon passé récent
Et sûrement dans mon avenir transcendant

Remise en question rythmique:
Véritable torture des archétypes

Ma trance-formation
À répétition

ANNE-MARIE ROLLIN



Musique

Un anniversaire grano tourné vers l'avenir

FRANÇOIS BONNEAU

CISM avait une tâche difficile: inviter le plus d'amis possible pour son 10e anniversaire quand, le même soir, le rave Connected conviait lui aussi la population étudiante à un mégaparty, qui plus est au coeur même du campus de l'Université de Montréal. Mission impossible? Pas du tout! La radio de l'Université de Montréal pouvait compter sur d'excellents musiciens pour animer la soirée.

C'est dans un nouveau Club Soda loin d'être rempli à pleine capacité qu'ont débuté les célébrations. Les gens sirotaient leurs bières achetées à gros prix et attendaient calmement que le premier groupe s'exécute. La Chango Family a ouvert le bal devant un plancher de danse désertique ce qui ne l'a pas empêché de se défoncer sur scène.

Il s'agit bien sûr d'une tâche ingrate pour un groupe de faire la première partie d'un spectacle, mais honnêtement, La Chango Family a bien su remplir son rôle. Ses chansons endiablées ont conquis le public. Avec une soirée sous le thème de la nature, leurs paroles sur le respect de l'environnement et sur la relation que l'humain entretient avec la Planète Terre allaient chercher l'âme de chaque spectateur.

Toutefois leur musique entraînante, leur rythme effréné, la voix du chanteur, le violon incessant semblaient faire de La Chango Family un ersatz de Louise Attaque. Malgré tout, nous n'avions d'yeux que pour cette famille tricotée serrée rappelant la Bottine Souriante. Le public a apprécié de voir les huit membres donner le meilleurs d'eux-mêmes.

Débordant d'une énergie à toute épreuve, ils ont su, chansons après chansons et petit à petit, combler le vide du plancher de danse et, à la fin de leur prestation, un gros vingt personnes se déhanchaient sans vergogne.

Tout était donc en place pour le clou de la soirée, Vincent Letellier, alias Freeworm, et ses complices. Malheureusement tous les efforts de La Chango Family pour animer la foule se sont dissipés dans le trop long entracte de 45 minutes. Évidemment le public était heureux de voir la nouvelle coqueluche de la musique québécoise tout droit sorti de Gatineau, mais il a fallu quelques pièces avant que l'on sente une certaine fébrilité.



La Chango Family démarre le party de CISM

Freeworm n'était pas là pour vendre des disques mais bien pour remercier CISM de l'avoir tant encouragé et pour nous faire découvrir de nouveaux artistes. Le DJ de l'Outaouais n'a jamais pris un rôle de premier plan, il a su mettre sa musique au service de ses acolytes: Gaëtan Troutet (basse et accordéon), Mélanie Auclair (violoncelle), Chankar (tablas), Chimwewe (percus et voix) et surtout Andréanne une chanteuse

bourrée de talent dont la voix suave a enivré le public.

Au départ, on ne savait pas trop comment interpréter ce mélange d'instruments et de voix, donnant dans le très expérimental. Pourtant, plus Freeworm enchaînait avec ses breakbeats, ses rythmes de drum and bass, plus sa musique prenait forme. La scène transformée en savane africaine cadrait parfaitement avec les pièces tendant vers des cris primaires.

Quelques artistes invités sont venus faire un petit tour comme le rappeur engagé (pléonasme!) KiloPascal. Il n'est resté que l'instant d'une chanson au grand bonheur du public, ses textes bardés de rimes faciles et ses incantations anti-mondialisations a vite fait de refroidir la foule. À l'opposé, lorsque ce fut l'heure des bonzes de Loco Locass (Chaa'fik et Biz) le public buvait leurs paroles et était estomaqué par leur performance scénique.

Une fois la deuxième partie de la fête terminée, les festivités n'ont pas tardé à continuer. Le trio des Jardiniers est entré sur scène, avec un nom comme cela inutile de dire qu'eux aussi cadrait parfaitement avec le thème organique de la soirée. Après une tournée en Europe grâce à leur album *La Cafétéria*, ils jouissent désormais d'une expérience de la scène hors du commun. Bien à l'aise, ils ont encore une fois de plus excellé avec leur style lounge et house.



N'étant pas là pour reproduire leur album sur scène, ils ont agrémenté leur morceaux musicaux d'une richesse sonore incroyable allant du trip-hop jusqu'à pousser dans le hard groove.

Un dixième anniversaire très exaltant bien à l'image de la radio étudiante francophone la plus puissante au monde. Des découvertes, des encouragements pour la scène locale, des sonorités toujours en marge de la musique commerciale et comme toujours, se regard porté vers l'avenir. 



Arts visuels

CORINA CRAINIC

La nuit, avant de m'endormir, j'ai peur

Nathalie Grimard et les premiers soins en photographie

En entrant dans la petite galerie, j'entends la directrice s'écrier: «Non, non, ça ne m'intéresse pas; c'est trop lyrique, ce n'est pas pour moi». Elle signifie sans doute à son interlocuteur que le travail de l'artiste qui lui est proposé n'est pas fait pour les murs blancs et simples de sa galerie. Ce que je trouverai exposé ici n'est pas lyrique. Au contraire, il y a un je-ne-sais-quoi de froid et de tranchant.

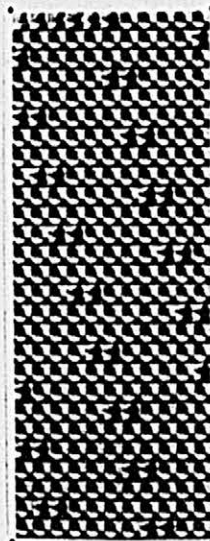
Les photographies de Nathalie Grimard exposées à la Galerie Trois Points rendent compte, en un langage dépouillé, des premiers soins à prodiguer à une personne blessée. Des pièces de grand format, tantôt en couleurs, tantôt en noir et blanc, présentent des hommes sobrement vêtus secourant des victimes inconscientes. Parfois, il s'agit de portraits où le sujet reçoit toute l'attention du spectateur; parfois, encore, il s'agit d'une myriade de petites photos superposées qui illustrent les différentes étapes du secourisme. Entre les deux extrêmes, il y a les étapes intermédiaires où l'espace est divisé entre ceux qui aident, ceux qui sont aidés et ce, tout en conservant cet aspect médical.



GUY L'HEUREUX



La nuit: transport d'un blessé



Mon coeur qui bat



L'ansesion: la chaise

GUY L'HEUREUX

L'artiste s'intéresse à ce sujet dans la mesure où elle est aussi attirée qu'elle est repoussée par les illustrations médicales dépourvues d'émotions. Elle ne tente pas d'apporter une quelconque chaleur à cette réalité, mais en rend compte de façon presque clinique. Elle choisit d'explorer la pixellisation afin de souligner la perte de conscience et d'identité de la victime, ainsi que sa vulnérabilité et sa solitude. Elle explore les possibilités offertes par l'infographie et s'occupe de ce sujet de façon intéressante quoique détachée. Non, il n'y a rien ici de lyrique; ça cadre avec l'esprit de l'endroit: dépouillement et simplicité. 